Une heure d'oubli...

0,45

HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

Le curé de Lanslevillard



Ernest Flammarion, éditeur

N° 57

HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

Le curé de Lanslevillard

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Le curé de Lanslevillard

Je ne sais s'il est arrivé à beaucoup de gens de dîner avec un rescapé de l'assassinat et d'être servi par l'assassin. Pareille aventure m'advint chez un curé, et je n'ai pas besoin qu'on me prie beaucoup pour en donner le récit authentique, avec *tous les détails*, comme disent les journaux. Tous les détails que j'en sais, du moins, car beaucoup ne m'ont pas été transmis.

I

C'était le curé de Lanslevillard-en-Maurienne, chez qui je tombai à l'improviste un soir de mauvais temps.

Je rentrais en Savoie d'une excursion sur le versant italien des Alpes, mais j'y rentrais par les sommets. J'avais quitté la vieille petite ville de Suse qu'ornent encore des antiquités romaines, pour aller coucher la veille à la Casa d'Asti, mauvais refuge perché à près de neuf mille pieds. De là j'avais achevé l'ascension de la Roche-Melon qui est cotée 3.548 mètres, et qui n'offre pas de sérieuses difficultés. On y a même bâti un bout de chapelle. Il est vrai que la pierre ne manque pas. Et l'on y va en pèlerinage le 5 août. Il faut tout de même des pèlerins robustes et de souffle long. C'est une dévotion très ancienne, qui remonte au quatorzième siècle : un nommé Boniface Rosario, sur qui je ne puis donner aucun renseignement, gravit le premier la montagne pour remplir un vœu. La cime est italienne, mais tout de suite après le glacier on est en France.

Il paraît que la vue de Roche-Melon, soit du côté de l'Italie, soit du côté de la Savoie, est très étendue et très belle, à cause des glaciers et des vallons que l'on découvre et qui se font opposition. Je ne vis que des nuages poussés par le vent, et par intervalles quelque pan de rocher. Une

petite neige pointue commençait de me piquer le visage. Je me hâtai de descendre, ou plutôt de dégringoler sur Bessans-de-Maurienne, par les chalets de Giaffa et de Pierre-Grosse. Bessans est la patrie des Clapier. Mais le nom des Clapier n'est connu que des touristes qui se hasardent dans ce coin de pays et des officiers des bataillons alpins qui reconnaissent la frontière avec leurs hommes. Les Clapier étaient une famille d'artistes qui sculptaient sur bois et peignaient à fresque. D'Avrieux à Bonneval, ils ont décoré bon nombre d'églises de la vallée. Les statuettes de l'autel de Bessans, les peintures murales de la chapelle Saint-Antoine et de Notre-Dame des Neiges sont surtout intéressantes. Elles le seraient encore davantage si l'on pouvait les dater d'un siècle et demi auparavant. Car les Clapier sont des primitifs en retard. Il faut leur tenir compte de l'abri de montagnes qui les séparait du reste du monde. Ils ne subirent aucune influence, ni d'Italie, ni de France, et ils donnèrent libre cours à leur naïveté rustique, sans être aidés ni embarrassés par aucun enseignement.

Pourtant cette partie de la Maurienne était plus fréquentée autrefois qu'aujourd'hui. Avant le chemin de fer et le percement du tunnel, on se rendait en Italie par la route du mont Cenis, construite sous Napoléon, qui remonte la vallée jusqu'à Lanslevillard, d'où elle part à l'assaut du col. Avant la route, on passait par toutes sortes de chemins muletiers à travers les Alpes : il y avait les cols du grand et du petit mont Cenis, celui du Clapier, assez mauvais, où les derniers travaux des historiens fixent le passage d'Annibal, parce qu'il répond seul à la description de Polybe qui avait fait le voyage avant d'écrire, et bien d'autres encore plus ou moins accessibles. Les automobiles, maintenant, redonnent de la vie à la route, et tous les ascensionnistes, que la Suisse trop confortable désespère, commencent d'être attirés par le massif de la Vanoise qui sépare la Maurienne de la Tarentaise, et par celui de la Levana, où prend sa source l'Arc qui est le fleuve de la vallée, un fleuve irritable et prompt à sortir du lit.

Avide d'un bon gîte, je ne m'arrêtai pas à Bessans qui est pittoresque, mais malpropre. Une carriole descendant sur Lanslebourg me recueillit au passage. Là, je savais

rencontrer une bonne hôtellerie, et je pouvais prendre le lendemain matin, dès patron-minet, la diligence pour Modane. Mais à Lanslevillard, qui n'est qu'à deux lieues à peine de Lanslebourg, le temps devint si affreux que le mulet qui nous remorquait s'arrêta net. Impossible d'aller plus loin à cause d'un vent du diable et des bourrasques de neige et de pluie mêlées, d'autant plus que la nuit menaçait. A la fin d'août, elle tombe déjà sans crier gare, et beaucoup trop tôt quand on est en course.

L'unique et méchante auberge de Lanslevillard était fermée pour cause de décès. Un placard écrit à la main et cloué à la porte en avertissait le voyageur malchanceux. Il avait fallu emmener le corps du propriétaire à Bonneval, son pays. Que faire ? Continuer sur Lanslebourg ? En somme, la distance n'est pas grande. Mais elle l'est toujours trop sous la tempête, et j'étais transi de froid. Mon séjour sur la charrette avait achevé de me glacer. Il y a toujours une ressource dans les plus mauvais villages, et c'est la cure. Que de curés, en montagne, ont joué ainsi leur rôle de bon Samaritain ! Ils ne condamnent pas souvent leur porte, et ils accueillent sans méfiance le touriste fatigué. En Savoie, ils sont, la plupart du temps, hospitaliers. Gais ou bougons, ils vous offrent un lit et une place à table, et même ils ne détestent pas la compagnie. Leur pauvreté, qui est grande dans cette Maurienne pelée, ne les préserve pas d'être généreux.

Mais voilà, ils ne sont pas absolument maîtres chez eux. Leurs servantes se chargent de la police. Si M. le curé est absent, gare à l'alpiniste en détresse ! On l'examine, on le toise, on le palpe du regard, et cet examen lui est rarement favorable. Qu'est-ce que ce chapeau de feutre informe, ce costume fripé, ces souliers dont les clous menacent comme des défenses de sanglier, ce baluchon qui pointe sur le dos, cette petite pioche à la main ? Des contrebandiers sont ainsi faits, et des braconniers aussi qui passent la montagne pour s'en aller tirer les bouquetins du roi d'Italie. Et l'on sait que ces sortes de gens s'apparentent aux brigands et aux chemineaux. Passez votre chemin ; cherchez ailleurs un logis, et, d'ailleurs, la paille des granges n'est-elle pas suffisante pour vous ?

Quand M. le curé est là, on s'en aperçoit tout de suite aux coups d'œil qu'elles jettent de la porte vers l'intérieur du presbytère. Elles font bien des façons, mais avec moins d'arrogance et de sécurité. Alors il faut mener grand bruit, et insister jusqu'à ce qu'une porte s'ouvre, et qu'une voix réclame :

— Qu'est-ce que c'est, Mariette, ou Fanchette, ou Jannette ?

Du coup l'on est sauvé ! On entre et l'on se présente.

— Soyez le bienvenu, mon ami.

Une telle parole, quand on est trempé, affamé et incertain de son gîte, fait l'effet d'une flambée de sarments dans une cheminée : illumination et chaleur.

Je n'étais pas sans inquiétude sur mon sort quand je sonnai à la cure de Lanslevillard. J'imaginais déjà une servante moustachue et acariâtre, haute comme un cuirassier. Je m'affligeais d'autant plus de cette perspective que je sentis, avant même d'avoir tiré le cordon, une odeur de bonne soupe savoyarde, de ces soupes pareilles à la *minestra* italienne où l'on trouve de tout, des légumes, du riz, des pâtes et même des olives. Quand elles ont bien mijoté sur le feu, elles se coagulent et la cuiller a peine à s'y enfoncer.

La servante qui m'ouvrit la cure de Lanslevillard était un homme. Un homme de mauvaise mine, ma foi, glabre, maigre, les pommettes saillantes, le teint jaune et les yeux souffreteux. Il entre-bâilla la porte et me l'eût peut-être jetée au nez, si je n'avais pris la précaution d'introduire mon piolet dans la fente.

— Je désire parler à M. le curé.

— Il n'est pas là.

— Je vous demande pardon : je l'entends.

En effet, un bruit de voix me parvenait d'une pièce voisine.

— Il est avec M. l'archiprêtre.

Je criai avec force :

— Dites-lui que je demande à le voir.

Il y allait de mon souper et de mon lit : à tout prix il fallait donc appeler au secours, attirer l'attention. J'y réussis, et vis arriver une soutane avec les mots libérateurs :

— Qu'est-ce que c'est ?

Mais au lieu de Jeannette, Fanchette ou Mariette, ce fut :

— Antonio !

Antonio vaincu s'effaça et me laissa face à face avec son maître à qui j'expliquai mon cas, sollicitant, le plus gentiment possible, l'hospitalité et m'excusant.

— Par un temps pareil, je crois bien ! s'écria-t-il.

Puis il ajouta en clignant de l'œil :

— Vous, vous êtes un malin.

— Mais non, monsieur le curé, je vous assure...

— Si, si, vous êtes un malin. Mais entrez d'abord. Il faut vous sécher, vous changer peut-être. Venez boire un verre avant la soupe.

Et M. le curé me poussa dans son salon-cabinet de travail où je trouvai un autre ecclésiastique à qui il me présenta :

— Voici, monsieur l'archiprête, un touriste qui a passé la Roche-Melon. C'est un malin.

Il y tenait. Enfin, il s'expliqua :

— Il a flairé que j'avais, ce soir, l'honneur de vous garder, et que vous êtes un gourmand.

— Bah, bah ! protesta l'archiprête, il n'est pas défendu d'aimer ce qui est bon, pourvu toutefois qu'on n'en abuse pas.

Mais il convint de son péché :

— J'avoue pourtant que votre Antonio est incomparable pour préparer la soupe et la laisser s'endormir sur le feu. Il y a aussi le riz à la piémontaise.

— Justement, nous en mangerons un ce soir, avec des champignons que j'ai cueillis moi-même.

— Quels champignons ? s'enquit l'archiprêtre.

— Des chanterelles.

On accueillit médiocrement cette annonce qui fut heureusement suivie de cette autre :

— Mais surtout des bolets. De petits bolets frais comme la rosée, et fermes comme roc.

— Parfait ! parfait ! nous nous régalerons.

Pendant ce colloque, j'avais regardé tour à tour les deux prêtres. Le mien, celui de Lanslevillard, portait sur la tête une petite calotte noire qui lui cachait tout le crâne : il avait un grand nez avec des narines gonflées comme des

voiles sous lesquelles on pouvait relever quelque trace de tabac, mais sur sa figure large, tannée et fanée, figure de lutte et de misère, la bonté tenait plus de place encore que cet appendice : elle occupait les joues, ou plutôt les creux des joues, la bouche, les yeux malgré de petits éclairs d'espièglerie ; enfin on la voyait partout. Allons, j'étais bien tombé, malgré le cerbère de la porte. C'était le principal. Le confrère de mon hôte, en somme, me préoccupant beaucoup moins, je lui jetai un coup d'œil plus négligent. Il avait une soutane moins râpée, un air plus florissant et mieux nourri, de longs cheveux bien lustrés, un beau port de tête, quelque chose d'un peu solennel, mais de très distingué. On devinait le supérieur, et qui sait ? le futur prélat, car il unissait l'autorité à cette bienveillance qui lui avait permis de se prêter à la plaisanterie sur son défaut mignon tout en fixant les limites de la familiarité.

— Antonio, va nous chercher une bonne bouteille de vin blanc. C'est le meilleur apéritif.

Antonio ne se pressait pas d'obéir, et même il me considérait avec une sournoise hostilité.

— Après, tu feras le lit dans la petite chambre.

Se tournant vers moi, M. le curé ajouta :

— Si vous gagnez à la nourriture, vous perdez à l'appartement. M. l'archiprêtre, comme de juste, occupe la chambre de Monseigneur. Je n'ai qu'une espèce de grande armoire à vous offrir, mais un lit est un lit.

— Trop heureux...

— Et puis, nous nous mettrons à table.

Antonio n'avait pas bronché.

— Eh bien, qu'attends-tu ?

Le domestique fit entendre pour toute réponse un grognement de chien hargneux. Décidément il déplorait la cordialité de son maître. Celui-ci, voyant qu'il n'était pas obéi, regarda fixement Antonio, puis, soulevant sa calotte, il se tâta le crâne. Instantanément Antonio disparut. Il reparut sans retard avec un plateau. Je ne savais à quoi attribuer un changement aussi subit. En quoi le geste de se gratter la tête peut-il induire un serviteur récalcitrant à la soumission ?

Le vin de Saint-Jean-de-la Porte que je bus, un peu pétil-

lant et assez vigoureux, ne me permit pas d'approfondir ce mystère. Il me chauffa le palais, les joues, et tout le corps ensuite. A la descente de la montagne, c'est bien nécessaire. La table acheva de me réconforter. Entre les deux prêtres, affublé d'une pèlerine que mon hôte avait voulu à toute force me déposer sur les épaules, j'avais l'air d'un vicaire mal rasé. M. l'archiprêtre avait eu raison de louer Antonio de ses talents culinaires : la soupe, onctueuse comme une purée, mêlait des saveurs de légumes divers en une savante unité, et quant au riz à la piémontaise, tout couvert de bolets aromatiques et de chanterelles, un peu spongieuses, mais d'un goût assez fin, un de ces riz cuits à point dont on n'a aucune idée à Paris où l'on vous sert sous ce nom une sorte de colle ou d'emplâtre visqueux, j'en repris trois fois, une fois de moins que M. l'archiprêtre.

Comme je levais sur l'auteur d'un tel plat un regard humide de reconnaissance, Antonio me lança un coup d'œil haineux qui m'arrêta dans mon élan, et même j'eus toutes les peines du monde à obtenir une troisième portion. Il fallut que son maître intervînt et, chose surprenante ! de cette manière bizarre que j'avais déjà cru remarquer, je veux dire en se tâtant l'occiput. Quel drôle de moyen de donner des ordres ! J'essayai de l'employer à mon tour pour avoir du vin, et montrai tour à tour mon verre vide et mon crâne, mais sans résultat. Le curé de Lanslevillard avait dans ce geste une secrète autorité.

Après le riz, ce fut tout de suite le dessert. Notre hôte s'excusa de la brièvété de son menu.

— Vous savez bien nos conventions, riposta son collègue que je sus être le curé de Lanslebourg.

La paroisse de Lanslebourg est un archiprêtré.

Et il expliqua en quoi consistaient ces conventions :

— Quand nous allons les uns chez les autres, deux plats le matin, et le soir la soupe et un plat.

— Oui, mais à Lanslebourg, vous doublez la dose. Une poule bouillie sur des légumes, ça ne compte que pour un.

— Bah ! bah ! c'était le coq de la Passion, le même qui avertit saint Pierre de son reniement.

— Et quand vous êtes seul ? hasardai-je.

— *Ad libitum*, me répondit l'archiprêtre.

Je devinai que cet *ad libitum* dissimulait une maigre chère, car on n'est pas riche en Maurienne, et les curés font l'aumône. Au dessert, — fromage et fruits, — la conversation, aiguillonnée par le vin blanc de Savoie, s'anima. On contrefit le sermon d'un curé voisin qui, prêchant sur le vol, en donnait cet exemple :

— Vous allez à la foire vendre votre vache en assurant qu'elle porte le veau afin d'en tirer le meilleur profit, alors qu'elle ne porte pas plus le veau que moi...

Et le même, pour montrer le zèle pieux de saint François de Sales, fournissait ce détail biographique échappé aux hagiographes :

— Le saint était tellement pressé d'aimer Dieu qu'il est né avant terme...

Ainsi la légende dorée se continue dans nos montagnes par le moyen d'ingénieux commentaires. Il faut avoir fréquenté les presbytères pour connaître un certain genre d'esprit qui implique des âmes ingénues et transparentes, un esprit qui est un repos de gaieté et de bonne humeur, une halte de braves gens dans les traverses de la vie. C'est de l'esprit charitable : personne ne cherche à briller, ni à tirer vanité d'une anecdote brillamment contée, comme c'est l'usage à Paris où l'esprit est un bien personnel que l'on entend faire valoir et non distribuer gratuitement. Chacun ne cherche qu'à divertir honnêtement les autres. Jamais une méchanceté, jamais une de ces bonnes petites médisances qui vont frapper au loin les absents, seulement quelquefois un trait un peu libre. Aussi le rire est-il large, sonore, épanoui, et non aigrelet, discret, de bon ton et de petite bouche.

Quand je me retirai dans mon armoire, — une petite chambre très suffisante, en somme, — je me sentais tout ragaillardi par le repas et les plaisanteries de mon hôte. Sa cordialité m'avait requinqué, telle une vieille eau-de-vie conservée en fût. La fatigue n'existait plus pour moi, et j'avais oublié la tempête qui m'avait surpris à ma descente de Roche-Melon. Mais le lit n'était pas fait. M. le curé, qui me reconduisait avec une bougie, faillit entrer dans une grande colère dont sa vertu le préserva à temps. Il fit venir Antonio, et, cette fois, il ne se contenta pas du signe cabalistique : il ôta complètement sa calotte et se posa la main

tout entière sur la tête. Quand il la retira, je pus remarquer qu'il était complètement chauve, et que son crâne était comme bossué et aplati. On eût dit qu'on l'avait inégalement défoncé. Déjà la calotte noire était remise en place, que je regardais encore ce qu'elle recouvrait. Antonio, avec une agilité de clown, dressait le lit à la hâte. Il y avait donc, entre son maître et lui, quelque mystère à quoi la boîte crânienne de mon hôte était mêlée : une allusion à ce mystère, et l'équivoque serviteur devenait doux comme un agneau. Mais pourquoi M. le curé de Lanslevillard, seul de tous ses confrères, était-il servi par un homme et non par une de ces femmes d'âge canonique et de laideur paisible qu'on a accoutumé de rencontrer dans les presbytères ?

Nous nous souhaitâmes le bonsoir, et je me couchai. Ma foi, j'avoue, à ma confusion, que je fermai ma porte à clef. Jamais je n'avais pris chez autrui pareille précaution. Mais cet Antonio ne me revenait pas. Avec sa figure patibulaire et ses yeux faux, il me poursuivait. Et, visiblement, il m'avait accueilli de mauvaise grâce, n'avait pas cessé, pendant le souper, même quand sa cuisine m'avait désarmé, de m'adresser des coups d'œil hostiles et vindicatifs.

Je dormis jusqu'au lendemain, sept heures, non sans m'être réveillé une fois ou deux, croyant entendre des bruits de pas ou percevoir le mouvement du loquet.

II

Ma toilette finie, je descendis à la salle à manger où je retrouvai ces deux messieurs. Ils avaient déjà terminé leurs messes, et le curé de Lanslebourg s'apprêtait à partir.

— Si vous le permettez, je ferai route avec vous, lui proposai-je.

— Certainement !

Antonio, qui nous servait à déjeuner, esquissa des signes de dénégation. Je le regardai fixement, et il arrêta sa pantomime. Mais j'avais bien compris qu'il déconseillait cette promenade à deux. A ma grande surprise, il refusa le pourboire que je lui offris. M. l'archiprêtre, qui avait remarqué mon geste, m'engagea à ne pas insister.

— Il ne reçoit jamais rien. C'est inutile.

Je demandai à M. le curé de Lanslevillard de dire quelques messes pour mes morts, et je pris congé de lui après toutes sortes de remerciements. Il protestait avec énergie, m'affirmant son plaisir de m'avoir traité, et, dans ses adieux, il souleva encore une fois sa calotte, de sorte que je revis, avec plus d'étonnement encore que la première fois, son crâne brillant comme une cuirasse, une cuirasse qu'on aurait martelée à grands coups. Il renifla avec son grand nez l'air qui était vif et nous souhaita bon voyage.

La matinée s'annonçait belle après le mauvais temps de la veille au soir. Mais la neige était proche, et il nous fallut hâter le pas pour chasser le froid. J'entamai l'éloge de notre hôte. M. l'archiprêtre me laissa parler, mais, quand je me tus, il se contenta de conclure :

— Un saint.

— Et un saint gai.

— Oh ! un saint triste est un triste saint.

— Est-il depuis longtemps dans ce poste de montagne ? demandai-je.

— Depuis très longtemps.

— Et l'y laissera-t-on ?

— Il y est à sa place.

Je compris la pensée de mon compagnon de route. Pour lui, son collègue était fait pour diriger des âmes simples et rustiques : il était de plain-pied avec elles, mais il les illuminait de l'ardeur généreuse de sa charité. Dans une ville, même dans un gros bourg, il eût été dépaysé. L'art des supérieurs, c'est d'utiliser exactement les forces qui sont mises à leur disposition.

Je repris, désireux de satisfaire ma curiosité :

— Quel singulier domestique il a !

— Antonio ? C'est le modèle des serviteurs. Vous avez apprécié sa cuisine. Eh bien, il veille sur son maître comme un bon chien.

— Et il aboie aux gens portant besace et mendiant.

— Oui, il se méfie, heureusement pour mon cher collègue qui est trop confiant, lui : Antonio en sait quelque chose.

— Ah ! Est-ce pour cela que M. le curé se touche la tête quand il veut se faire obéir ?

Le curé de Lanslebourg éclata d'un large rire :

— Ah ! ah ! vous avez remarqué ?

— Deux ou trois fois. C'est d'un effet sûr et instantané. J'ai voulu essayer, moi aussi, mais sans succès.

— Vous ? vous avez essayé ?

— Je crois bien. Cet Antonio me regardait de travers.

Le rire de M. le curé redoubla, un rire abondant, un rire d'archiprêtre.

— Ah ! vous avez essayé ! répéta-t-il, quand il eut recouvré son calme. Vous n'avez pas les mêmes raisons. Votre crâne n'est pas défoncé. Antonio ne vous a pas assassiné.

— Antonio a assassiné son maître ?

— C'est juste : vous ne le savez pas.

— Comment le saurais-je ?

— Tout le monde connaît cette histoire en Maurienne. Est-ce la première fois que vous venez chez nous ?

— Non, monsieur le curé. J'y suis déjà venu par le col de la Vanoise. Mais le voyageur qui passe n'apprend pas grand'chose. Il faut me mettre au courant.

Et dans ma surprise et mon contentement j'ajoutai :

— Cet Antonio a bien une face pénale. Je ne serai pas fâché d'apprendre son forfait. Ce n'est pas la coutume pourtant qu'on prenne son meurtrier pour domestique.

— Eh ! cela n'a pas si mal réussi à ce cher abbé Borel. Et un domestique gratuit.

J'étais très surexcité, et mon compagnon ne paraissait pas pressé.

— Je vous en prie, racontez-moi ce drame, maintenant que je connais les acteurs.

— Attendez : nous arrivons précisément au théâtre du crime.

Nous avions passé de la rive gauche de l'Arc sur la rive droite. La route s'éloignait un peu du torrent ; dans l'espace qu'elle laissait libre, il y avait deux ou trois maisons isolées. Le beau temps était tout à fait revenu, et, sur notre droite, les glaciers de la Rocheure, recouverts d'une neige fraîche, étincelaient au soleil.

— Suivez-moi, me dit le curé.

Nous quittâmes la route pour rejoindre l'Arc qui menait un grand vacarme contre les rochers de ses bords. Un petit sentier conduisait aux maisons dont j'ai parlé.

— Tenez, c'est là.

M. le curé me montrait dans l'eau une roche arrondie et luisante. Il fallait crier pour s'entendre, à cause du voisinage immédiat du torrent.

— Allons-nous-en d'ici, et reprenons la route.

Et, sur la route, l'archiprêtre me fit ce récit :

— Il y a une quinzaine d'années, l'abbé Borel venait d'être appelé à la cure de Lanslevillard. C'était déjà le même homme que vous avez vu, bon à l'excès, candide, toujours en quête de charité. Un de nos collègues prétend que, s'il voit aussi loin que son nez, c'est déjà bien joli, car il le porte long. A cette date, on refaisait la route qu'un éboulement avait coupée. Le service des ponts et chaussées employait beaucoup d'ouvriers piémontais. On les paie moins cher, ils sont sobres et travaillent ferme, mais ils jouent facilement du couteau. Et puis on ne les connaît pas bien. Ne trouvez-vous pas d'ailleurs étrange que l'Etat rétribue des étrangers avec nos impôts ? A Modane vit toute une population interlope qui demande à être surveillée de très près : Modane est une de ces villes-frontière où la lie de deux pays se recueille comme le dépôt du vin au fond d'une bouteille. Antonio venait de Modane où il exerçait tous les métiers, quand il se fit embaucher à Lanslevillard. Comment il s'introduisit à la cure, je ne saurais plus vous le dire exactement. Je crois que la servante était Piémontaise comme lui, circonstance qu'il exploita. Une nuit, il sonna au presbytère, réclamant le secours du curé pour un camarade qui était mourant. La domestique était absente. Elle veillait une voisine et Antonio l'avait appris. Le bon abbé Borel s'habilla à la hâte, prit son bâton et suivit l'Italien sans même refermer sa porte à clef. Ils passèrent le pont que nous avons traversé, et Antonio s'engagea dans le petit sentier qui longe le torrent. La maison où son camarade râlait, assurait-il, était là. Il fit passer devant lui le curé, qui était sans méfiance, et, d'un coup de son gourdin sur la tête, il l'assomma, puis le poussa dans la rivière.

— Le bandit !

— Mon pauvre curé n'avait pas poussé un cri. Le froid de l'eau le réveilla de sa syncope, et il voulut s'agripper aux rochers du bord. Il avait perdu son chapeau, il était

déjà chauve, comme vous l'avez vu. Cette tête blanche se distinguait dans la nuit sans lune. Antonio recommença de le frapper sur le crâne, et une seconde fois le malheureux disparut dans le torrent. Ne le voyant pas reparaître et le croyant mort, l'assassin fila sur la cure qu'il cambriola. Comme il sortait avec son butin, — un maigre butin, vous pouvez croire, — pensant profiter des dernières heures de la nuit pour gagner la frontière, il trouva devant lui, dans le chemin, sa victime tout en sang, que deux paysans transportaient. De saisissement il s'arrêta et laissa tomber ses paquets. Il faut vous dire que les paysans mauriennais nourrissaient alors une haine sauvage contre les ouvriers piémontais. Deux ou trois autres crimes avaient précédé celui-là. Aussi nos deux hommes lâchèrent-ils leur curé pour courir après l'individu qui détalait. Ils le rattrapèrent dans un champ, le malmenèrent à coups de pied et de poing et le coffrèrent. Après quoi, on revint à l'abbé Borel qui agonisait sur la route où on l'avait laissé. C'est miracle qu'il n'ait pas rendu l'âme. Le médecin militaire qui arriva le premier et le médecin civil mandé à Modane le condamnèrent tous deux après lui avoir palpé la cervelle. Mais vous connaissez le proverbe : Bon Savoyard a la tête dure. Notre abbé avait la tête si dure, qu'il en réchappa. Nous voici à Lanslebourg. Vous allez entrer chez moi pour vous rafraîchir.

Nous entrions en effet dans Lanslebourg. L'archiprêtre me tenait avec son histoire. Je le suivis à la cure. On l'attendait pour un malade. Il m'installa dans son petit bureau avec des livres, et, de fil en aiguille, je passai au presbytère la journée presque entière, attrapant par-ci par-là des bouts de réponses à mes questions. A déjeuner seulement je pus élucider le cas d'Antonio.

— On ne l'a pas mis au bagne ? avais-je demandé au curé à son retour de course.

— On l'a acquitté.

Je désirais me faire commenter un tel scandale, quand mon hôte fut de nouveau réclamé. Enfin, à table, il me satisfit.

— Acquitté, commençai-je immédiatement, c'est un peu fort. Le coquin ne méritait même pas les circonstances atténuantes, car il avait prémédité son crime.

— Assurément.

— Vos jurés de Savoie sont donc de forcenés anticléricaux ?

— Il y a quinze ans, nos montagnes ignoraient l'anticléricalisme. Aujourd'hui encore, sauf, peut-être, à Modane qui est mal fréquenté, nous sommes très aimés dans cette vallée. Les esprits étaient si montés contre Antonio qu'on voulut le lyncher sans attendre l'œuvre de la justice. Il fallut demander l'aide de la troupe pour le protéger et le conduire à la prison de Saint-Jean-de-Maurienne : il y alla, escorté par deux compagnies de chasseurs à pied qu'accompagnait une foule hurlant à la mort. On dut renvoyer tous les Piémontais qui travaillaient sur le chantier de Lanslevillard. Beaucoup d'Italiens, ne se sentant pas en sûreté, passèrent la frontière. Pour obtenir un peu de calme, le juge d'instruction laissa traîner l'affaire, d'autant plus que l'abbé Borel avait peine à se remettre et ne pouvait pas témoigner : il fallut trois mois pour lui rafistoler le crâne qui s'en allait en morceaux.

— Mais cet acquittement ?

— Ce fut la victime qui l'obtient.

— La victime ? m'écriai-je. Quelle folie !

— Jésus avait pardonné à ses bourreaux. L'abbé Borel qui est un saint, je vous l'ai dit, voulut imiter notre divin maître et sauver son meurtrier.

— Oui, mais comment ? Il fallut bien qu'il témoignât contre lui.

Le vicaire qui nous écoutait sourit à ma question. Il avait sur moi cette supériorité de connaître le dénouement. M. le curé voulut bien ne pas la lui conserver plus longtemps et reprit avec ce mélange de bonhomie et de dignité que j'avais déjà relevé dans ses propos :

— Antonio fut déféré à la Cour d'assises de Chambéry. Il avait avoué : l'affaire se présentait donc le plus simplement du monde. La Maurienne presque entière était descendue pour assister aux débats et applaudir la condamnation du Piémontais.

— Vous étiez là ?

— J'étais là. Je puis vous parler *de visu et auditu.* Des deux médecins qui avaient soigné la victime, l'un était

mort subitement et l'autre, le médecin aide-major, avait reçu de l'avancement en Algérie. Mais leur rapport était accablant et donnait force détails sur les blessures. Après l'interrogatoire assez piteux de l'accusé qui cherchait des excuses et n'en trouvait pas, on introduisit l'abbé Borel. Il ne se découvrit qu'en arrivant au milieu du prétoire, à la barre des témoins, juste en face du président. Et ce fut aussitôt, dans la salle, un murmure de stupéfaction.

— De stupéfaction ?

— Oui. Après l'acte d'accusation, après les procès-verbaux des médecins, on s'attendait à voir un quasi-moribond, portant encore sur la tête l'horrible marque des coups qu'il avait reçus. C'était le spectacle qu'on escomptait, pour achever l'effondrement de l'Italien. Or notre curé était bien un peu pâle, mais il se tenait gaillardement, et il n'offrait au regard aucune trace sanglante. Les juges, les jurés, la foule n'en revenaient pas, et les gens de Lanslebourg faisaient vergogne à ceux de Lanslevillard de leurs récits exagérés de l'assassinat. Aux assises, rien ne produit plus mauvais effet qu'une victime florissante.

Je protestai aussitôt :

— Mais je ne comprends pas. Après quinze ans, le crâne de l'abbé Borel est encore tout bossué et déformé. Je l'ai vu, sous la calotte, quand il le montrait à Antonio pour le contraindre à l'obéissance. Comment ne voyait-on pas à l'audience les traces toutes fraîches de ses blessures ?

— Le fait est qu'on ne les voyait pas.

Le vicaire riait effrontément de mon air déconfit, ce qui m'agaçait, mais je ne pouvais le confondre. Force me fut de patienter pour connaître la fin. Tranquillement, sans se presser, M. le curé reprit donc :

— Le président, entendant ces murmures et ne comprenant pas leur cause, menaça de faire évacuer la salle si l'on n'observait pas le plus strict silence. Entre les deux gendarmes, Antonio considérait avec stupeur sa victime pendant qu'elle prêtait serment.

— Avec stupeur, pourquoi ?

— Il ne la reconnaissait pas. Il y a cent manières de déposer : avec véhémence, avec autorité, avec le sentiment de la justice et de son droit, avec prolixité et complai-

sance, d'une voix nette et tranchante. La déposition de l'abbé Borel fut extraordinairement laconique et terne. Il avait reçu un coup sur la tête, il était tombé à l'eau, mais il savait nager. On aurait cru qu'il s'agissait d'une aventure sans importance, une petite rixe de rien du tout suivie d'un bain. Ce qu'il disait était rigoureusement vrai. Mais la vérité, à l'audience, c'est le ton, c'est le geste qui la révèlent. Il n'y avait ni ton ni geste. Remarquez qu'il était le seul témoin, que de sa déposition et de sa personne même dépendait, en somme, la condamnation plus ou moins grave du Piémontais. Il déclarait le crime et il n'en fournissait aucune image physique. Le président, interloqué, l'interrogea : « Mais, enfin, ces plaies que les médecins décrivent si abondamment, elles n'ont pas eu le temps de se cicatriser tout à fait. Montrez-les-nous. — « Voici ma tête, monsieur le président. — Je ne vois rien, absolument rien », dut convenir le président après un minutieux examen. Les jurés se regardaient les uns les autres. C'était surprenant comme un miracle.

— En effet.

— « Puis-je me retirer, maintenant ? » réclama notre curé, à qui le sang était revenu aux joues et qui paraissait très ému, comme si sa conscience n'était pas absolument tranquille. « Attendez, répondit le président : nous avez-vous dit tout ce que vous saviez ? » Il balbutia, inquiet : « Interrogez-moi, je répondrai. » Que lui réclamer encore ? L'accusation se trouvait tout amoindrie et réduite, puisque rien ne subsistait des blessures et que le prétendu assassiné ne se plaignait pas. Tout à coup, dans le silence, on entendit une voix qui criait : *Perrucca, perrucca.* Tous les regards fixèrent l'endroit d'où partait cette voix. L'assassin, debout, vociférait et montrait la victime. Du coup, la lumière se fit dans le cerveau du président, et il pria obligeamment le curé de Lanslevillard d'ôter sa perruque. Le public applaudit frénétiquement. Notre bon curé avait trouvé ce stratagème, qui n'était pas un mensonge, pour cacher ses plaies sanguinolentes et son pauvre crâne défoncé qui auraient impressionné défavorablement le jury. Il ne put se soustraire à une demande aussi précise, dont il avait ingénument écarté la possibilité. On vit sa tête chauve

et toute martelée, et chacun se demanda comment il vivait encore. L'impression fut poignante. Cependant, Antonio s'était mis à genoux et implorait miséricorde. La générosité de sa victime avait détruit ses mauvais sentiments comme le feu la mauvaise herbe, et, sans hésiter, il s'était accusé lui-même. L'abbé Borel, pendant qu'on l'examinait, regardait le criminel qu'il avait vaincu et mesurait sa conquête. Il eut alors une inspiration qu'aucun témoin de cette scène n'oubliera jamais. Il se tourna vers le banc des jurés et leur dit simplement : « C'est envers moi que cet homme a été coupable. Au lieu de le condamner, donnez-le-moi. Je vous réponds que j'en ferai un homme de bien. — *Si ! si !* approuvait Antonio. » L'accusé était défendu par un avocat éloquent et sincère, qui tira de cet incident un grand effet. Au dernier moment, l'abbé renouvela ses objurgations. Les jurés, vaincus par la sublimité d'un tel pardon et par l'insistance suppliante de la victime, se laissèrent apitoyer et acquittèrent.

— C'est d'un assez mauvais exemple, dis-je, après un moment.

— Toutes les victimes ne sont pas aussi accommodantes, remarqua le vicaire.

Et l'archiprêtre termina en quelques phrases son récit :

— L'abbé Borel a pris Antonio à son service. Ou plutôt Antonio réclama cette fonction comme un honneur. C'était, en outre, son existence assurée. Au commencement, le repentir opérant, ce fut parfait. Puis il y eut une période pénible où de fâcheux symptômes reparurent. C'est au cours de cette période que notre curé imagina d'utiliser sa calvitie avec des gestes impératifs. L'effet de cette tactique fut si merveilleux qu'il a continué de s'en servir. Aujourd'hui, Antonio est le modèle des domestiques.

— Sauf qu'il est peu hospitalier, fis-je observer.

— Oui, convint mon hôte, il a toujours peur qu'on ne vienne assassiner son maître.

L'homme qui a perdu son nom

I

Monsieur veut-il inscrire son nom avant de monter dans sa chambre ?

— Parfaitement.

Le jeune homme prit le crayon que le portier de l'*Imperial Palace* lui tendait, mais il resta la main en l'air, les yeux fixés sur la liste des étrangers descendus à l'hôtel. Pourquoi lui demandait-on de s'inscrire ? Son nom, comte de Freydane, il pouvait le lire en toutes lettres, là, sur ce tableau accroché au mur, entre S. E. le comte Iskowski, ancien ministre des Affaires étrangères en Russie, et Mr. William-Auguste Peter Hocke, le célèbre financier américain. Cependant, il ne se rappelait pas avoir écrit à l'*Imperial* pour retenir un appartement, et il était certain de n'avoir chargé de ce soin personne. Peut-être l'un ou l'autre des journaux auxquels il était abonné l'avait-il précédé et n'avait-on fait que recopier la bande ? Un peu surpris, il allait donc répondre : « Inutile, voyez, c'est déjà fait », quand, regardant de plus près la liste, il vit l'indication des jours d'arrivée. On l'avait inscrit une quinzaine trop tôt. Décidément, le problème se compliquait. Il ne se connaissait aucun homonyme : la famille du Dauphiné à laquelle il appartenait et qui, depuis deux ou trois générations avait émigré à Valence, n'aboutissait qu'à lui-même. Les archivistes de Valence et de Grenoble, récemment consultés pour la publication d'un ancien *livre de raison* qu'il avait entreprise, lui en avaient encore donné l'assurance. Jamais il n'avait eu l'occasion, dans les comptes rendus mondains, de rencontrer, porté par un autre, ce nom qui s'étalait devant lui, l'irritant et le défiant. Il crut que le portier, qui attendait patiemment, l'observait et s'étonnait de son retard et, presque machinalement, pour fournir une explication plausible, il demanda :

— Vous avez ici le comte de Freydane ?

— Oui, monsieur. Depuis quinze jours.

— Bien.

Pourquoi cette question et, surtout, pourquoi cette approbation ? A peine le dernier mot prononcé, il en comprit la sottise et l'importance. Pour se débarrasser d'un importun, il se jetait délibérément dans la plus incroyable difficulté. Comment écrirait-il maintenant, sur le cahier que l'on continuait de lui tendre, son nom, dont il venait de reconnaître la possession à un autre ? Enervé, mécontent de lui-même, contraint à prendre un parti immédiat, il acheva d'aggraver l'affaire en écrivant rageusement : *Pierre de Meylan*, ce qu'il regretta aussitôt. Il fit un mouvement pour rattraper sa signature, mais, déjà, on emportait le registre. La porte de l'ascenseur était ouverte, une troupe de garçons, de valets, de chasseurs l'escortait comme un voyageur de marque. Il se laissa conduire et installer, accepta sans discussion le prix exorbitant qu'on lui indiquait pour une chambre et un petit salon dont les fenêtres, il est vrai, donnaient sur le lac, laissa déposer sans un mot ses bagages et, une fois seul, s'exaspéra à revenir en pensée sur la situation qu'il s'était stupidement créée par un concours de minuscules circonstances si faciles à éviter. Rien n'est plus simple que d'écrire son nom. Pourquoi cette substitution et ce mystère ? *Meylan* est un vieux titre qui, jadis, s'ajoutait à celui de Freydane, qu'il avait relevé dans ce livre de raison dont il s'occupait et que, dès longtemps, sa famille avait abandonné. Personne ne le pourrait reconnaître sous ce masque et, pendant qu'il se cachait comme un voleur, comme un banquier en fuite, un autre porterait triomphalement devant lui ce nom de Freydane, dont il étudiait précisément dans les archives l'illustration locale et la proverbiale honorabilité. Un autre, quel autre ? sans doute un aventurier, peut-être un escroc. Et il serait son complice. Il avait reconnu sa présence ; bien mieux, il l'avait approuvée. Comment ferait-il pour rentrer en possession de son état civil ? Ne venait-il pas de signer son abdication ?

Ce séjour à Evian dont il se réjouissait d'avance était déjà gâté. C'était l'heure du soir — de ces longs soirs de juillet — où la lumière, moins vive, fleurit les eaux bleues du Léman et découpe ses rivages heureux. L'*Imperial Palace* est bâti sur la hauteur et la pente gazonnée qui supprime la ville au-dessous paraît aboutir au lac directe-

ment. Sur le même plan, la petite église de Neuvecelle se détache, elle aussi, en promontoire : c'est une jolie chapelle rustique entourée d'arbres, et ses cloches rendent un son clair qui s'en va très loin dans l'air léger. Sur l'autre rive, juste en face, la ville de Lausanne étage ses maisons blanches.

Pierre de Freydane — ou plutôt Pierre de Meylan — eut beau se pencher au bord de son balcon pour rafraîchir ses yeux et ses idées au contact de ce paysage : il ne parvenait pas à se libérer du souci qui commençait à l'obséder. Rien ne le retenait, en somme, à Evian plutôt qu'ailleurs. Dès le lendemain, il partirait, traverserait le lac, se réfugierait dans l'un ou l'autre de ces hôtels qui se dressent au-dessus de Territet et de Montreux, dans les forêts de sapins, au pied des rochers de Naye. L'air y serait plus vif et la vue aussi étendue. Surtout, il y respirerait mieux, parce qu'il aurait repris son nom, son vrai nom. Et cette pensée de départ immédiat le soulagea : inutile de défaire les malles, une petite valise lui suffirait, qui contenait le nécessaire pour la nuit. Il ne descendrait pas à table, il se ferait servir à dîner dans son appartement, il voyagerait incognito, comme les souverains ou comme les malfaiteurs.

Oui, mais l'autre, pendant qu'il serait en pénitence, paraderait en bas, le smoking fleuri. Il serait fêté, considéré, recherché des dames. Comment était-il, beau ou laid, jeune ou vieux, élégant ou commun ? Après tout, il avait peut-être le droit de porter ce nom. Peut-être appartenait-il à quelque branche éloignée que les archivistes consultés n'avaient pas su retrouver. Peut-être serait-ce l'occasion de rencontrer un parent insoupçonné ? Pourtant, cette hypothèse — la plus simple — ne satisfaisait pas le jeune homme. Il préférait voir dans cet individu un apache du monde, — un voleur de titre. Mais, alors, il n'avait plus le droit de lui céder la place. Ce serait la pire lâcheté. Ne se servait-il pas tout à l'heure mentalement d'expressions flétrissantes : *traverser le lac, se réfugier en Suisse,* tout comme un criminel qui fuit devant la police de son pays et qui se hâte de passer à l'étranger ? Ce départ était impossible : il resterait, et tout le temps nécessaire, pour démasquer l'impudent aventurier.

Ce projet romanesque le réconforta sans retard. Il rede-

vint le chasseur hardi qui, dans les montagnes du Dauphiné, tirait les chamois à plein galop. La lutte serait, d'ailleurs, immédiate : *l'autre*, bientôt averti, recevrait ses journaux, son courrier si lui-même ne donnait pas contre-ordre ; une traite, pour une assurance qu'il n'avait pas eu le temps de régler avant de quitter Valence, lui serait présentée prochainement et son banquier devait lui envoyer des fonds. L'épreuve serait donc immédiate et décisive.

Il sourit de plaisir à cette idée. L'ennui, du moins, n'était pas à craindre dans cette villégiature : il aurait un but dans la vie, lui qui trop souvent ne savait comment tuer les jours, et un but excitant. Décidé, il s'habilla pour descendre au salon et dévisager immédiatement son rival inconnu.

II

L'*Imperial Palace*, est un de ces immenses caravansérails qui fournissent à leurs hôtes toutes les distractions, dehors : tennis, golf, promenades dans le parc ; dedans : orchestre, soirées musicales, danses, fêtes. On y est isolé de la ville, et s'il n'y avait les jeux où S. E. le comte Iskowski et M. William-Auguste Peter Hocke engageaient des parties sensationnelles, il eût été inutile de descendre au Casino.

Les relations y sont vite nouées. Les salons privés sont aujourd'hui si peu fermés que ceux d'un hôtel ne les sauraient guère dépasser en tolérance. Et, d'ailleurs, le monde qui fréquente l'*Imperial* ne peut être que le plus grand monde, puisqu'il est soumis aux tarifs supérieurs qu'il acquitte sans broncher. Que sont les origines et l'éducation auprès de cette sélection par le protefeuille ?

Le lendemain de son arrivée, Pierre de Meylan — l'homme sans nom — n'avait pas encore réussi à découvrir son homonyme ou son voleur, mais il s'était déjà fait présenter à nombre de personnes de qualité. De qualité ? Apparemment, tout au moins. La nouvelle mission policière dont il s'était lui-même investi lui ouvrait des perspectives encore ignorées : ce prince étranger, ce rajah, cette excellence — mais oui, ce comte Iskowski — ce financier américain — M. William-Auguste Peter Hocke en personne — étaient-ils authentiques ? Qui pouvait le lui garantir ?

Lui-même, en somme, n'avait-il pas usurpé son pseudonyme, et si quelque véritable Meylan — il pouvait y en avoir — surgissait, quelle raison valable lui donnerait-il ? Trop confiant jusqu'alors, il devenait tout à coup soupçonneux et s'imaginait volontiers marcher parmi les chausse-trapes et les traquenards.

Le lendemain, il restituait quelque valeur à l'humanité pour avoir échangé des balles de tennis avec la charmante Mme de Valloire, dont le sourire si franc découvrait de jolies dents blanches — peut-être fausses. Mais, pourquoi donc était-elle toujours flanquée de ce grand individu, correct, impassible, distingué, qui ne la quittait pas des yeux, qui ne jouait pas et ne parlait guère ? Le mari, vraisemblablement, le mari sans doute.

— Que je vous présente, dit-elle subitement, comme si elle avait oublié cette formalité.

Et non sans un peu d'insolence :

— Monsieur de Meylan, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Le comte de Freydane.

Cette fois, les choses se passaient en bonne règle. Pierre ne se plaindrait pas du hasard. Non seulement, il était renseigné, mais il serrait, après une seconde d'hésitation, la main qu'on lui tendait, une main longue, nerveuse, sèche, sous le regard bienveillant de Mme de Valloire, qui ajouta :

— Monsieur de Freydane n'aime pas le tennis.

— Je joue trop mal, confessa celui-ci modestement, et l'on y perd trop de temps.

— Et monsieur de Meylan joue à merveille. Encore une partie ?

— Je ne puis pas, madame. Je regrette infiniment. C'est l'heure du courrier.

L'heure du courrier ! Cependant il ne se pressait pas de se retirer. Ses yeux prenaient l'empreinte de l'usurpateur, mesuraient sa taille, fouillaient le visage, scrutaient le regard. Et il pouvait d'autant mieux l'observer que le faux M. de Freydane ne se mettait nullement en défense, se livrait à cette rapide anthropométrie tout en causant avec Mme de Valloire dont, visiblement, il était amoureux.

« Quel âge ? notait le jeune homme. Une quarantaine d'années. Cette figure brune, patinée, n'est pas de la première fraîcheur, mais une volonté, une énergie intactes en tendent les traits. Ces yeux enfoncés ont déjà beaucoup servi : une vague pochette s'ouvre au-dessous, mais ils sont singulièrement perçants. Parbleu, il les adoucit pour plaire à cette femme. Mais ils sont pleins de convoitise. La courbe du nez les deux rides creusées qui accompagnent la bouche, les lèvres un peu épaisses, ce profil de médaille que souligne l'absence de barbe, ce menton accentué, tout cela compose un ensemble à la fois séduisant et inquiétant. Nous allons voir sans tarder s'il se possède, s'il ne livre pas un peu de fer. Il est si absorbé par sa passion qu'il ne doit pas être malaisé de prendre avantage sur lui... »

Mme de Valloire n'éprouvait-elle pas, elle aussi, cette sensation mélangée de séduction et d'inquiétude ? Son compagnon l'attirait, la fascinait même ; puis, brusquement, d'un mouvement de tête, elle se redressait, comme si elle se libérait. Il se montrait auprès d'elle empressé, familier, hardi même selon sa nature, mais non sans une certaine gaucherie comme si les relations mondaines lui occasionnaient un peu de gêne, une invraisemblable timidité. Il manquait d'aisance dans la cour qu'il lui faisait, non de méthode ni d'habileté.

— Et votre courrier ? demanda Mme de Valloire, qui se devinait observée.

— C'est juste. Au revoir, madame, monsieur... Monsieur de Freydane, je crois ?

— Parfaitement.

— N'est-ce pas un vieux nom du Dauphiné ?... J'ai connu un Freydane au régiment.

— Ah !

— Vous n'avez pas de lien de parenté avec ces Freydane dauphinois ?

— Peut-être.

— Vous n'êtes pas très fixé.

— Je suis de ceux qui regardent vers l'avenir, plutôt que vers le passé.

— Pourtant quand on appartient à une ancienne famille...

— On ne choisit pas sa naissance.

— Ni son nom, n'est-il pas vrai ?

Dès qu'il se fut éloigné, Pierre se répéta ce dialogue. Qu'en tirerait-il ? N'avait-il pas eu tort d'insister ? Au début, il avait assez bien joué son rôle, et il avait pu surprendre dans l'attitude de son interlocuteur, très distinctement, un sursaut, une mise en garde. Mais, au lieu de simuler la naïveté, la bonne foi et l'indifférence, il avait cédé au plaisir de faire un peu d'ironie. C'était lui qui s'était livré. Désormais, le faux comte de Freydane était averti : il se méfierait. A moins qu'il ne fût un vrai Freydane, un Freydane inconnu.

A l'hôtel, le jeune homme, comme on classait le courrier, aperçut ses journaux, le *Figaro*, l'*Echo de Paris*, le *Gaulois*, qu'on réservait à l'autre. La traite et le chèque ne tarderaient pas à lui être présentés. L'explication serait donc prochaine, à moins que l'usurpateur, avisé, ne disparût au plus vite, ce qui était probable.

III

Ah ! mais voici qui brouillait toutes les hypothèses : *on* avait payé la traite et refusé le chèque, et l'on restait à l'*Imperial*, tranquillement, résolument et luxueusement, à courtiser la blonde Mme de Valloire : au fond, ce blond si clair, si uni, ce blond des blés mûrs, était-ce la vraie couleur des cheveux de Mme de Valloire, ou bien se teignait-elle ? Et Mme de Valloire — fâcheux symptôme — renonçait au tennis où elle excellait, s'isolait de plus en plus avec son cavalier servant, faisait avec lui de longues promenades dans le parc ou dans les bois de châtaigniers qui entourent Neuvecelle.

Du moment que M. de Freydane — l'usurpateur — ne protestait pas contre l'abonnement des journaux qu'il recevait, n'éclaircissait pas l'affaire de la traite et celle du chèque, il reconnaissait son usurpation. Mais comment ne l'estimait-il pas dangereuse ? Comment tombait-il sans résistance dans les pièges qu'on lui tendait ? Il se savait, sans aucun doute, dépisté, des ennemis invisibles le surveillaient, et il restait au lieu de déguerpir.

S'il restait, c'est qu'il n'avait pas grand'chose à redouter. On ne pouvait le prendre pour un voleur puisqu'il payait et refusait l'argent. Alors, quoi ? Sans doute avait-il pris un pseudonyme parce qu'il avait des raisons pour se cacher, des raisons, non d'un ordre judiciaire, mais d'un ordre sentimental ou politique. Mais pourquoi avait-il choisi celui-là ?

Depuis huit jours, le vrai Freydane épiait le faux, ne se fiant qu'à lui-même du soin de le démasquer, refusant de s'adresser à la police et de jouer un rôle de dénonciateur, cherchant des combinaisons à la Sherlok Holmes pour s'emparer définitivement de l'ennemi et le contraindre à l'aveu. Force lui fut de constater qu'on ne le craignait pas ou qu'on ne soupçonnait pas ses manœuvres. Et il commençait de s'intéresser lui-même à la blonde Mme de Valloire, que sa chasse infructueuse lui offrait, du moins, souvent l'occasion de rencontrer. Mme de Valloire se défendait de plus en plus mollement contre les entreprises dont elle était l'objet. On pouvait prévoir sa prochaine défaite.

« Elle va se donner à quelque aventurier, se disait le jeune homme, au comble de l'indignation. Ce n'est pas possible. Il faut lui éviter cette honte. Si elle doit manifester la faiblesse de sa nature, qu'elle cède, du moins, aux sollicitations du véritable Freydane ! »

Et le sentiment de ce devoir qui s'imposait à lui l'enflammait d'un zèle nouveau.

En vain, s'était-il enhardi jusqu'à poser à la jeune femme cette question :

— Vous connaissez beaucoup ce M. de Freydane ?

— Sans doute, avait-elle répondu, un peu piquée de ce ton dédaigneux.

— Où l'avez-vous rencontré.

— Le mois dernier, à Lausanne. Je suis venue ici. Il ne savait que faire de son été, il est venu à son tour. N'est-ce pas qu'il est intéressant ? On devine un homme qui a une vie profonde, tandis que tous ces petits jeunes gens...

Comme il ne fallait plus compter pour longtemps sur la résistance de Mme de Valloire, le jeune homme se résolut à l'action directe. Il irait droit à son homonyme et exigerait de lui la restitution de son nom et des excuses. La scène

aurait-elle lieu entre les deux hommes ou bien aurait-elle Mme de Valloire pour témoin ? Il penchait pour cette seconde solution, qui aurait l'avantage d'humilier le vaincu et de révéler son indignité. Ainsi, guérirait-il la malheureuse de son aveuglement. Après quoi, d'un geste magnanime, il chasserait le misérable sans le livrer à la justice. Ainsi composait-il avec complaisance le drame dont il serait le héros.

Les choses ne s'arrangeraient peut-être pas aussi simplement. L'autre, en somme, avait la possession d'état que, maladroitement, il lui avait laissée et qu'il avait même approuvée. Que répondre s'il le prenait de haut et se moquait des réclamations de ce M. de Meylan, qui avouait sa propre supercherie ? Pour sortir d'une telle impasse, il fallait de la prudence. Oui, mais comment en sortir ?

Il en cherchait les moyens sans trouver grand'chose dans le salon de lecture de l'*Imperial*, à l'abri du *Temps*, qui lui permettait de suivre les manèges de l'usurpateur et de Mme de Valloire, dont il n'était séparé que par la glace de la véranda. Privé de ses journaux, il devait recourir à ceux de l'hôtel. Et comme ces manèges se prolongeaient, il eut tout le loisir de passer des nouvelles politiques aux informations parisiennes. Un titre le retint comme il retenait tous les lecteurs : *Où est Aramon ?* Cet Aramon était un prodigieux brasseur d'affaires que ses commanditaires, ses actionnaires et ses employés adoraient, mais que contrariait la justice. Un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui pour toutes sortes d'irrégularités financières et, naturellement, on ne l'avait pas trouvé. Pendant quelques jours, le public s'était passionné pour ce jeu de cache-cache, puis il avait passé à d'autres exercices, à d'autres scandales. Voici que la rubrique reparaissait, mais sans rien apporter de nouveau, et seulement, sans doute, pour distraire les abonnés d'été dans leurs villégiatures :

Ce fameux Aramon, écrivait le grave journal, que personne ne pouvait découvrir il y a deux mois quand le parquet le recherchait, tout le monde, aujourd'hui, l'a rencontré. On prétendait qu'il était parti pour la Belgique ou la Suisse, afin de rester en communication avec ses agents, ou pour des

destinations plus lointaines, l'Egypte ou le Mexique, où l'extradition n'est pas admise. Or, il n'aurait pas quitté la France. Les uns prétendent l'avoir vu dans telle station balnéaire où il prenait tranquillement les eaux pour remettre sa santé ébranlée par les perquisitions et les poursuites, les autres assurent l'avoir aperçu dans tel restaurant à la mode, au Bois de Boulogne ou au boulevard, en joyeuse compagnie, tant il se croirait sûr de l'impunité ou se saurait protégé par de mystérieuses influences politiques, etc.

Suivaient des considérations sur cette ingérence de la politique dans les affaires.

Le jeune homme rejeta le journal. Il exultait, il était radieux. Sans une seconde d'hésitation, il identifiait maintenant le faux comte de Freydane. Le faux comte de Freydane, c'était Aramon, le fameux Aramon. Il tenait son voleur, cette fois. Mais cette certitude n'était-elle pas une folie ? D'où pouvait lui venir une illumination si soudaine et si complète ? D'une toute petite circonstance qui ne lui permettait pas le moindre doute. Il avait bien raison d'exulter. Quelle chance d'être tombé sur ce journal ! Au fait, le lendemain, tous les journaux, repartis sur cette piste à la suite du *Temps*, l'auraient pareillement renseigné. Avait-il donc suffi de cette petite phrase : *On prétend l'avoir vu dans telle station balnéaire où il prenait tranquillement les eaux ?* Ce ne serait alors qu'une bien fragile hypothèse, tandis que le raisonnement de Pierre était le plus simple du monde, et le plus irréfutable, et s'était imposé à lui en un clin d'œil.

Il se leva de son fauteuil, jeta à travers la vitre de la véranda un coup d'œil ironique sur le couple qui continuait de flirter et guetta l'occasion de parler seul à Mme de Valloire. Il était sûr maintenant de la sauver sans même avoir à lui dénoncer son rival.

IV

Une demi-heure plus tard, ayant réussi à rejoindre la blonde et blanche Mme de Valloire, il manœuvra pour l'isoler sous le prétexte d'une partie de tennis, et sans attendre, il prit l'offensive :

— Vous vous êtes étonnée, l'autre jour, madame, de ma question, lorsque je vous ai demandé si vous connaissiez ce M. de Freydane ?

— En effet. Elle était blessante.

— Pour lui, seulement.

— Pour moi aussi, puisqu'il est de mes relations.

— De vos relations d'hôtel.

Mme de Valloire s'irrita de cette insistance. Décidément, il était grand temps d'intervenir.

— Ecoutez, monsieur, cette conversation me désoblige. Voulez-vous que nous en changions ?

— Pas encore, madame, et croyez à tous mes regrets de vous l'imposer. Cet homme n'est pas le comte de Freydane.

Elle éclata de rire, ce qui lui permit de montrer ses belles dents :

— Qu'en savez-vous ?

— Tout simplement, parce que le comte de Freydane, c'est moi.

— Et M. de Meylan ?

— Il n'y a pas de M. de Meylan. C'est un vieux nom abandonné que j'ai repris momentanément quand j'ai constaté, à mon arrivée, qu'on m'avait volé mon nom.

— Volé ? Il peut y avoir d'autres Freydane. Et, d'ailleurs, pourquoi vous croirais-je ?

— Si vous voulez des preuves, je vous en fournirai. La meilleure sera celle-ci : je vais donner l'ordre au faux M. de Freydane de déguerpir aujourd'hui même. Tout à l'heure, il sera parti.

La blanche Mme de Valloire rougit jusqu'à la racine brune de ses cheveux blonds : elle avait accepté un rendez-vous décisif pour le soir même.

— Oh ! oh ! répliqua-t-elle avec un rire de bravade, j'aimerais voir ça. Vous vous vantez, monsieur. Vrai ou faux, M. de Freydane restera. Et, d'ailleurs, vrai ou faux, il me plaît. S'il a pris un pseudonyme, ce que je ne crois pas, c'est qu'il a ses raisons.

— En effet, il a ses raisons madame.

— Des raisons honorables. Et ce n'est pas son titre, ni son nom qui me plaisent, c'est lui. Entendez-vous bien ? c'est lui.

Généreusement, pour le défendre, elle livrait son cœur. Et cette générosité, qui l'exaltait, brisait ses dernières résistances. Tout à l'heure, elle ne savait pas encore si elle irait à son rendez-vous ; maintenant, elle était décidée, irrévocablement décidée. Oui, mais *l'autre*, y serait-il ! Comment n'y serait-il pas ? Elle le revoyait si pressant, si amoureux, si autoritaire ! Il ferait beau voir qu'il cédât devant les menaces ridicules de ce prétentieux jeune homme !

Mais le prétentieux jeune homme ajoutait :

— Il ne vous plaira plus, madame, s'il se sauve sur mon ordre. Et vous croirez alors que ses raisons de se cacher n'étaient pas si honorables.

— Je vous défie bien, monsieur, d'obtenir ce résultat.

— A ce soir, madame.

Si elle avait pu l'assassiner d'un regard, il serait là, gisant, devant le tennis. Restait la scène avec *l'autre* : essaierait-il, lui aussi, de résister ? Mais, l'autre, il le tenait. Et Pierre, tout excité, se précipita à la bataille.

— Voulez-vous, dit-il à l'un des chasseurs de l'*Imperial*, prier M. de Freydane de descendre quelques instants. Je désire lui parler.

Quelques minutes plus tard, le chasseur lui rapportait la réponse :

— M. le comte de Freydane, bien que très occupé, recevra monsieur chez lui quelques instants.

Chez lui, bien : il donnait audience, comme un ministre, et fixait lui-même la longueur de sa réception. Chez lui : n'était-ce pas dangereux, ne serait-il pas armé ? Pierre monta comme à l'assaut et, dès la porte refermée, il attaqua :

— Je viens, monsieur, vous inviter à me restituer mon nom. J'en ai besoin aujourd'hui même.

L'autre ne se hâta pas de répondre. Sans doute avait-il compris l'inutilité d'une négation. Avec le plus parfait sang-froid, avec une extraordinaire impertinence, il se contenta de répéter :

— Votre nom, aujourd'hui même. Etes-vous si pressé ?

— Comment ? réclama Pierre abasourdi.

— Je vous demande si vous êtes si pressé. Parce que cela me gêne beaucoup

— Je le regrette, dit le jeune homme sans être encore revenu de sa stupéfaction.

— Voici huit jours que vous êtes arrivé. Vous n'avez pas réclamé immédiatement. Pourquoi cet état subit, cette révolte ? Ce nom, en somme, j'ai acquis le droit de le porter, au moins quelque temps.

— Vous avez acquis ?

— Mais oui : cette traite que vous m'avez fait présenter.

— En effet, voici votre argent.

— Plus tard, plus tard. Tant que je suis un Freydane, j'acquitte les dettes des Freydane. En avez-vous d'autres, de plus importantes ?

On proposait à Pierre de l'acheter, tout simplement. Il n'avait pas prévu que l'entretien prendrait cette tournure. Il avait trouvé son maître en insolence. Humilié, il joua la carte qu'il réservait :

— Monsieur Aramon, dit-il en détachant les syllabes de ce nom, en voilà assez. Je ne suis pas à vendre. Ou vous quitterez l'hôtel immédiatement et ne vous aviserez plus de porter mon nom, ou vous serez arrêté tout à l'heure.

Le faux M. de Freydane se redressa, orageux, le sourcil froncé, et Pierre eut un instant l'impression qu'il cherchait une arme.

— Pourquoi m'appelez-vous M. Aramon ? Vous êtes fou, je suppose.

— Je vous restitue votre nom véritable.

L'autre, déjà, s'était ressaisi, et d'un ton radouci, aux inflexions presque câlines, il reprenait la conversation :

— Allons, monsieur, jouons franc jeu. Vous n'êtes pas de la police : je l'avais bien deviné. Dès lors, cette affaire peut se régler entre nous. Le hasard a voulu que mon pseudonyme eût un propriétaire. Je ne l'avais pas prévu. C'est une malchance que je suis prêt à subir. Je comprends votre irritation. Ce nom, je vous le rendrai dès demain, voulez-vous ? Tenez : je partirai demain, êtes-vous satisfait ? Demain, je vous en donne ma parole.

— D'honneur ?

— Sans doute. Soyez patient ce soir encore : j'ai des motifs graves pour vous le demander, comme j'ai eu des motifs graves pour dissimuler mon nom véritable.

— Aramon.

— Mais non, vous vous trompez : je ne suis pas le fameux Aramon. Qui a pu vous conduire à une supposition pareille ?

Il réclamait un délai, il suppliait, il voulait avoir le temps de séduire Mme de Valloire.

« S'il l'aime, se disait Pierre qui ne perdait pas une de ses expressions, il jouera le tout pour le tout et ne cédera pas. Et, ma foi, je ne puis pas, pour me débarrasser d'un rival, me servir de la dénonciation. Ce serait peu chevaleresque. Il ne sait pas que je suis désarmé. S'il cède devant ma menace, c'est, au contraire, la preuve que je ne me suis pas trompé et qu'il est Aramon. »

Et il tira sa montre :

— Monsieur Aramon, je vous donne une heure pour faire vos malles et partir. Vous irez où vous voudrez, en Suisse, c'est plus sûr, et il n'y a que le lac à traverser. Si, dans une heure, vous n'avez pas déguerpi, la justice suivra son cours.

L'autre avait brusquement ouvert un tiroir. Pierre, qui était près du lit, pressa le bouton de la sonnerie :

— Trop tard.

— Oh ! je n'assassine pas.

— L'escroquerie vous suffit.

— Assez.

Le valet de chambre qui frappa et entra trouva les deux hommes face à face :

— C'est pour les malles, expliqua Pierre tranquillement. Monsieur prend le bateau de cinq heures. Prévenez l'automobile.

L'autre ne donna pas contre-ordre. La partie était perdue : il acceptait sa défaite. En somme, elle aurait pu être pire.

— Un mot encore, monsieur, osa-t-il dire à Pierre, qui s'apprêtait à sortir. Pourquoi supposez-vous que je suis... celui dont vous avez parlé.

— Aramon ? répéta Pierre. Je ne suppose pas, j'en suis sûr.

— Mais quelle preuve en avez-vous ?

— Une preuve telle que je n'ai qu'un mot à dire pour que vous soyez arrêté immédiatement.

— Vous mentez, monsieur.

— De vous, monsieur, ce mot ne me touche point. Mais vous n'avez plus qu'une heure : je vous laisse.

Et Pierre sortit, dignement.

V

Le faux M. de Freydane avait pris, effectivement, le bateau de cinq heures. De la fenêtre de sa chambre, la blonde Mme de Valloire l'avait vu monter dans l'automobile, avec ses malles.

Le lendemain, elle toisa le vrai Freydane qui pensait recueillir le prix de sa victoire.

— Vous l'avez échappé belle, madame.

— Pardon, monsieur, mais quel est votre nom ?

En effet, il continuait de s'appeler Meylan pour tout le monde. Comment succéder à l'autre séance tenante. Mais s'il récoltait le mépris d'une femme pour l'avoir sauvée d'un escroc, cet ennui ne compensait pas le plaisir d'orgueil que lui faisait ressentir l'habileté de son stratagème. Car il avait affirmé sans preuves. Seule, une intuition lui avait fait découvrir Aramon.

Cet Aramon — les journaux l'avaient assez répété au moment des poursuites, et comment aurait-il oublié, lui, ce détail qui devait le frapper tout spécialement à cause du pays où il avait accompli une sorte de pèlerinage en souvenir de ses ancêtres ? — était originaire d'un bourg du Dauphiné, Domène, au pied du massif de Belledonne, Domène est un centre industriel assez important. Aramon, petit employé dans une papeterie, trop intelligent et trop ambitieux pour se contenter de la faveur de son patron, était parti de là pour courir sa chance à Paris. Or, pourquoi avait-il choisi, afin de dépister la police, ce nom de Freydane ? Rien n'est plus gênant à trouver qu'un pseudonyme. Celui-ci, il ne l'avait pas recueilli dans les mondanités, ni dans le Tout-Paris : ç'eût été trop dangereux. Il avait cherché, non pas une désignation de personne, mais une désignation de lieu, et sa mémoire lui avait répondu : *Freydane.* Car Freydane est le nom d'un col qui sépare la Grande-Lance de Domène et la Croix de Belledonne. Seul, Aramon,

de Domène, pouvait avoir eu l'idée de s'appeler Freydane. Comment aurait-il su qu'une famille de ce nom existait encore, puisque cette famille, disparue du Dauphiné depuis plusieurs générations, était installée à Valence ? Freydane s'imposait à lui. Freydane ne s'imposait qu'à lui.

Tout de même, le vrai Freydane n'avait été sûr de sa révélation que lorsque le faux eut pris le train de cinq heures.

Le remplaçant

Comment passerait-on la veillée de Noël ?

On avait décidé — ou plutôt Mlle Madeleine de V... avait décidé, car elle gouvernait son père et sa mère, et nous tous par surcroît — qu'on irait à pied avec des lanternes à l'église du village qui est assez éloignée du château (une bonne lieue et même pas loin de deux si l'on compte l'avenue jusqu'à la grille) pour y entendre la messe de minuit. L'automne avait été si exceptionnellement doux et doré qu'on se trouvait avec surprise au cœur de l'hiver : nos hôtes avaient reculé de jour en jour leur installation à Paris et nous avaient retenus par toutes sortes de politesses et d'agréments.

Le dîner, très exactement, avait été servi à sept heures. M. de V... qui, malgré l'âge, a conservé une dentition parfaite et mange très vite, juste le temps de tordre et d'avaler ne permet guère qu'on s'éternise à table. Au dessert, il adresse à sa femme, par-dessus les fleurs, des signaux précipités. De huit à onze que ferait-on ? D'habitude on se dispersait et chacun suivait son plaisir, qui était le bridge pour les uns, pour d'autres le billard, et la lecture pour une élite. Mais la perspective de la solennité prochaine écartait les distractions individuelles et réunissait au salon tout le monde dans une communauté d'attente qui pouvait aussi bien passer pour de l'ennui que pour du recueillement.

Une fois de plus, le génie de Madeleine sauva la situation qui risquait fâcheusement de se prolonger. Je n'ai guère

vu la jeune fille au repos et je n'ai pas rencontré souvent tant d'ardeur à vivre. Elle animait tous les jeux, et au moment où, les joues en feu, on la croyait exaltée par le combat qu'elle livrait, tout à coup elle paraissait s'évader et on la surprenait à de grandes distances, l'esprit distrait et les yeux perdus. Elle se dépensait sans compter, et puis se reprenait brusquement. C'était un mélange un peu déconcertant. Je me souviens d'avoir lu une notice sur Mlle Favre qui était la fille du président Favre et qui fut une des premières supérieures de la Visitation : cette Mlle Favre adorait danser, et c'est au milieu d'une de ces danses où elle excellait qu'elle se sentit prise du désir invincible des solitudes du cloître. Le regard absent, mais toujours limpide, de Madeleine de V... dans l'excitation d'une partie où elle avait elle-même provoqué ses partenaires, m'a fait plus d'une fois l'effet de ce vertige sacré : on eût dit que Dieu la guettait.

Au lieu des charades que l'un de nous proposait, elle imagina de mettre dans un réticule les noms de tous les hommes présents — car, pour ceux des femmes, elle déclara qu'il les fallait écarter sans pitié. L'un de nous tirerait ces noms un à un, et dans l'ordre ainsi établi chacun devrait raconter l'aventure la plus dramatique de sa vie, si toutefois, ajouta Madeleine, elle se pouvait raconter.

Le premier nom qui sortit fut celui de Maxime D... Je soupçonne la jeune fille d'avoir un peu triché pour obtenir ce résultat. On la disait fiancée à Maxime D... Elle voulait qu'il brillât ou qu'il se révélât, et plutôt qu'il se révélât, car il était fort secret et d'une séduction un peu énigmatique et inquiétante. Il ne pouvait passer inaperçu, à cause de son air, de sa taille avantageuse, de tout ce qu'il y avait d'impérieux et d'ironique sur son visage. On devinait en lui une puissance, mais elle pouvait s'être exercée aussi bien dans le mal que dans le bien. Il montrait, négligemment, tous les signes de la supériorité, mais quel était son caractère ? Il s'exprimait avec netteté et sa conversation témoignait d'une culture étendue, de nombreux voyages, de hautes relations : cependant, il se livrait peu. Lié avec le fils de M. de V..., qui était attaché à l'ambassade de Londres d'où il arrivait, il avait été invité et retenu au château à ce titre, mais son ami lui-même avouait qu'il le connaissait peu,

J'avais bien suivi ses manèges auprès de Madeleine. Il l'envoûtait, et elle résistait. Elle ne résistait pas dans la vie ordinaire et paraissait subir son ascendant, puis tout à coup, à sa manière, elle se dérobait à ses poursuites et recouvrait sa liberté momentanément. J'étais, de notre société, le plus sympathique à ce Maxime. Un même goût pour les ascensions de montagne nous attirait l'un vers l'autre. Il ne bluffait point, et j'avais dû reconnaître, à ses précisions, un alpiniste redoutable pour qui le danger comptait peu. Or, un jour, dans la voiture de M. de V..., qui aime les bons chevaux et qui les choisit quelquefois un peu vifs, nous étions quatre, Madeleine, une des ses cousines, Maxime D... et moi, lorsque les chevaux s'emballèrent. Je le regardai pour le consulter et je me rappelle l'expression satisfaite de ses traits. Il semblait jouir de cette course folle, au lieu de s'en occuper. Nous versâmes, mais le cocher avait réussi à rompre le train de ses bêtes, de sorte que notre chute fut amortie. A peine relevé, il se tâta le corps avec soin, vérifia méthodiquement et sans hâte ses articulations, après quoi il s'informa de sa fiancée.

Il fut assez contrarié d'être mis sur la sellette. Avant de s'exécuter, il demanda à se souvenir quelques instants. L'aventure la plus dramatique de sa vie, l'inventerait-il ou serait-il véridique ? On ne doutait point qu'il n'eût traversé des circonstances périlleuses, et toute l'assistance se félicitait du jeu proposé par Madeleine. Il y avait dans notre attente un peu de cette curiosité qui s'attache aux exercices des dompteurs : on sait bien qu'ils contraindront leurs fauves à l'obéissance, mais on aura vu des crocs menaçants et des griffes acérées.

La plus passionnée de nous tous était Madeleine. Assise à l'écart, dans l'ombre, immobile, elle regardait le jeune homme et ne cessa pas de le regarder pendant tout le récit. Je l'observais parfois, et ne pus jamais la voir se détourner. Sa vie était comme suspendue. En effet, je suis certain que c'est alors que cette vie se décida dans son choix.

Pour plus de clarté, je laisse la parole à Maxime D... Je connais le pays où il nous conduisit, j'ai passé où il passa. J'ai donc pu contrôler, matériellement, l'exactitude des détails qu'il fournissait. Trop sec, trop froid, trop

maître de lui-même pour avoir beaucoup d'imagination, il n'a pu dire que la vérité.

Sa fiancée avait-elle prévu qu'il tomberait dans le piège qu'elle lui tendait, bien innocemment, pour le mieux apprécier et le mieux aimer sans doute ?

Voici donc l'aventure qu'il nous conta :

*
* *

... Cette année-là j'avais choisi la vallée de Saas, en Suisse, comme centre d'excursions. C'est une longue vallée qui se détache à Stalden de celle de la Viège. Elle se resserre de plus en plus, jusqu'à ne plus contenir, à son extrémité, que le torrent et un mauvais chemin muletier. Mais à Saas-Grund elle s'épanouit en prairies, et, si l'on gravit un de ses contreforts, on parvient à Saas-Fée qui est un enchantement. Figurez-vous une oasis de verdure limitée par un cirque de glaciers et de pics, les coupoles de l'Alalinhorn et de l'Alpubel et les pointes gothiques des Mischabel.

Je passai là plusieurs jours. J'avais embauché un guide, Fridolin Burger, que j'avais déjà éprouvé l'année précédente. Il n'est plus jeune, mais il est fort et prudent. Maigre, osseux, musclé, il a des yeux rouges, une grande barbe et des boucles dans les oreilles. Je montai avec lui au Dom et au Nadelhorn qui sont assez durs par ce versant. Puis, ayant épuisé l'intérêt de Saas Fée, je résolus de gagner Zermatt par la montagne. On a le choix entre trois ou quatre cols très hauts et très longs, sinon très difficiles : l'Alpubelpasse, l'Alalinpasse et le Schwartzberg-Weissthor. Je me décidai pour celui-ci. Mon sac étant fort chargé, je priai Fridolin Burger de s'adjoindre un porteur pour la traversée. Il me proposa son fils Frédéric, un gars de vingt ans, mince, mais vigoureux et d'une bonne réputation. J'acceptai.

Nous partîmes quand la chaleur tombe, vers quatre heures, pour aller coucher à l'hôtel-refuge de Mat-Mark. Je ne connais guère de lieu plus sauvage que ce Mat-Mark où nous arrivâmes vers sept heures du soir. C'est la fin de la vallée de Saas. Il n'y a plus que des éboulis et des glaces. Un réservoir s'est formé là entre les rochers, et ce

petit lac ne reflète que le ciel et la neige. On est surpris de découvrir une maison dans ce paysage chaotique et désolé que ferment les pentes du Monte-Moro par où l'on gagne l'Italie. Seul, l'hospice de Grimsel, quand on descend des glaciers de l'Oberaar, donne une impression analogue de détresse, d'abandon.

Tandis que je mangeais la soupe du refuge, une méchante petite pluie se mit à tomber et borna bientôt l'horizon au lac tout proche et au bas des murailles qui le contiennent. Je fis comparaître mon guide, afin d'arrêter avec lui l'heure du départ. Pour avoir passé plusieurs étés à Chamonix où des touristes l'employaient, il parlait le français passablement. D'ailleurs, j'entends l'allemand assez bien. Or, Fridolin Burger n'était pas content. Ce temps mou et tiède fondrait la neige, et l'on risquait d'enfoncer beaucoup soit à la montée, soit à la descente, à moins de partir très tôt. Eh bien, on partirait très tôt. Nous convînmes de nous réveiller à une heure du matin, après quoi nous allâmes nous coucher.

Le départ fut sinistre. Le torrent avait grossi, et il fallait sauter d'une pierre à l'autre pour le franchir. Les lanternes éclairaient mal, et Frédéric Burger qui me suivait tomba à l'eau jusqu'au ventre. Le ciel était couvert, et l'on n'apercevait pas d'étoiles. Le vieux Fridolin qui marchait devant cherchait sa piste dans le rocher, puis sur des alpages. Au lever du jour, nous atteindrions le glacier de Schwartzberg qu'on prend assez haut.

Au lever du jour le ciel se dégagea, quelques étoiles se montrèrent pour se désagréger aussitôt dans l'espace trop clair, et nous sentîmes le froid. Nous nous assîmes pour boire un coup avant de nous mettre à la corde, et mon guide me donna ma pèlerine. Fridolin et son fils allumèrent leurs pipes. Leurs visages exprimaient, sans le secours des paroles, leur satisfaction intérieure. Ce froid était heureux : nous aurions beau temps et bonne neige.

Malgré ces bons pronostics, Fridolin Burger mena la marche avec une grande prudence. Sans cesse il tâtait la neige de son piolet, et je voyais bien qu'il n'était qu'à demi rassuré. Le glacier de Schwartzberg a des crevasses profondes et dissimulées, et, tout en haut, il faut passer une

rimaye qui fait le tour de la montagne. Méfiez-vous, à la montagne, du *Joanne* comme du *Bædecker*. Ils ne renseignent exactement ni sur la durée, ni sur les difficultés, et comment le pourraient-ils ? Tout dépend du temps et de l'état du glacier.

Nous parvînmes enfin au sommet du col, et ce fut triomphal. On croit toucher le mont Rose, et l'on commence de découvrir les magnificences des Alpes de Zermatt. Cependant, on n'est pas au bout de ses peines. Il reste à franchir une crête pas beaucoup plus large que le pied et assez vertigineuse : d'un côté c'est la rimaye dont j'ai parlé, et de l'autre c'est l'abîme d'Italie. On y est un peu comme sur le sommet d'un toit fort incliné, et cette traversée dure vingt minutes, le temps de sentir son équilibre et son plaisir. On ne goûte la vie réellement que dans ces occasions-là. Après quoi, on atteint une tour de pierre qui est un belvédère merveilleux en même temps qu'un lieu de repos.

Là nous déjeunâmes, et dans quel décor ! Un décor tout blanc et bleu, rien que le ciel et les champs de glace. Vous citerai-je tous ces noms glorieux : le mont Rose, le Lyscam, Castor et Pollux, et la masse énorme du Breithorn, pareil à une basilique byzantine. Je m'arrête avant de continuer mon énumération, car j'arrive au Cervin qui mérite une mention spéciale : le Cervin dégagé, séparé de la troupe de ses collègues, dressé comme une longue tige, et, sa paroi rocheuse léchée par le soleil, semblable à une fleur rose, unique sur l'horizon bleu et blanc, d'un bleu où le regard se perdait, et d'un blanc agité de mille frissons d'or. Après le Cervin, c'est la Dent-Blanche, puis la forteresse du Rothorn puis le Weisshorn formidable. Ma foi ! je n'ai jamais bu de champagne avec plus de plaisir.

Il n'y avait plus qu'à descendre sur Zermatt. C'est long, mais tout simple, assure-t-on. Pourtant, à peine avions-nous quitté notre tour et repris le glacier que l'accident se produisit.

Nous avions, selon la coutume, interverti l'ordre de marche. Frédéric était devant moi, et son père derrière. Le jeune homme, moins expérimenté, dut prendre une allure trop rapide et ne pas essayer suffisamment la route avec la pointe du piolet. Moi-même, je me précipitais trop vite sur ses

talons et ne tendais pas assez la corde. Il s'engouffra brusquement dans une crevasse, et trop rapproché j'y tombai à mon tour. Notre poids dut entraîner Fridolin.

Je m'étais évanoui. Quand je revins à moi, j'étais sur le dos. De chaque côté je voyais les parois resserrées d'un ravin, des parois d'un bleu d'acier d'où suintait de l'eau avec un bruit continu et gémissant, et tout en haut une déchirure peu large qui laissait passer un morceau de ciel. Comment sortir de cette prison ? Mais où étaient les deux Burger ?

Un autre bruit régulier me parvenait malgré la plainte sourde de l'eau. Je voulus me soulever pour m'en rendre compte : je sentais ma tête lourde comme si je ne pouvais plus en supporter le poids. Enfin, je me redressai, et j'aperçus le guide Fridolin qui taillait des marches pour remonter : il était déjà à moitié chemin. Quelles blessures avait-il reçues dans la chute ? J'ai bien constaté sur ses habits des traces de sang. Mais il n'a rien dit et je n'ai rien su. Quant à Frédéric, j'avais les pieds sur son corps. Il se taisait, il ne bougeait pas : mauvais signe.

Peu à peu je me désengourdissais et je constatais, avec une satisfaction impossible à vous exprimer, que mes jambes étaient intactes. Donc, je pouvais marcher. En revanche, mon poignet gauche était brisé, et j'avais dû recevoir à la tête un coup terrible. Près de moi, Frédéric Burger commençait de remuer. Je lui parlai : il ne me répondit pas, soit qu'il fût trop faible, soit qu'il souffrît trop et fermât la bouche sur sa douleur.

Le guide qui s'était décordé pour son travail redescendit, au prix de quelles peines ! et s'approcha de nous. Je compris immédiatement ce qu'il entreprenait. A tour de rôle, il voulait nous tirer de la crevasse. Auquel attacherait-il la corde le premier ? Il me regarda, et je vois encore son regard fixé sur moi, un regard dur, un regard de reproche, un regard désespéré. Puis il se détourna, et se pencha sur son fils. Alors j'entendis distinctement un *Nein* — *non*, si vous voulez — que proféra celui-ci. Le fils indiquait au père son devoir : le voyageur d'abord. Le voyageur est sacré : un guide doit le ramener, il en a pris la charge. Le vieux revint à moi et sans mot dire me ficela. La corde était

assez longue : un peu plus tard je me trouvai hors de l'abîme Puis ce fut le tour de Frédéric.

Ce sauvetage avait duré plusieurs heures. Restait maintenant la descente sur Zermatt. Nous étions étendus, côte à côte, Frédéric et moi, au bord du gouffre, immobiles comme des cadavres, et le vieux réfléchissait. J'avais repris tout mon sang-froid, et je devinai aisément le cours de ses réflexions. Nous laisserait-il là, son fils et moi, pour aller chercher du secours, et ce secours arriverait-il avant la nuit ? Nous emmener tous les deux, il n'y fallait pas songer : avec mon poignet brisé, mes membres rompus et ma tête qu'un piolet avait trouée, de sorte que j'avais perdu beaucoup de sang, je ne pouvais marcher qu'avec de fréquents repos et une aide puissante. Frédéric, lui, avait une jambe cassée et sans doute des lésions internes, car il souffrait beaucoup : il est vrai que, maigre comme il était, il ne pesait pas lourd, et qu'un géant comme son père le pouvait porter aisément sur ses épaules. Alors Frédéric Burger devait choisir.

J'étais le voyageur, mais Frédéric, c'était son enfant. Il y avait sa réputation de guide, et il y avait son sentiment de père, et la mère qui attendait là-bas, à la maison.

Moi, je ne dis pas un mot. C'était une affaire à débattre entre eux.

Les deux hommes se parlèrent, à peu près comme ceci car je traduis leur allemand :

— Je te porterai, et je tirerai l'autre.

— Impossible.

— Je suis fort.

— Pas assez.

— Alors, je vous laisse tous deux ici, et je cours à Zermatt.

— Trop tard : la nuit viendra.

— Le glacier n'est pas mauvais : on peut descendre la nuit.

— On ne peut pas.

Il y eut un silence, et le père murmura :

— Que faire ?

Le garçon, qui était maître de ses mains, me montra.

— Tu crois ? dit le vieux.

Et d'une voix nette, Frédéric répondit :

— Oui.

— C'est bon. Je reviendrai pour te prendre.

Le père donna au fils sa veste et sa gourde, l'installa sur le glacier du mieux qu'il put, lui serra la main, et il m'entraîna. De son piolet il tâtait la neige et son bras libre me soutenait.

Il aurait voulu que nous courions et je ne pouvais pas. Comme j'avais besoin de haltes fréquentes, il me portait de temps à autre. Ce fut une descente horrible. Tout sanglant, je secouais mes blessures, et ma fatigue était telle que, sans lui, je me serais couché sur la glace pour ne plus bouger.

Presque au bas du glacier de Gerner il aperçut, de ses yeux rouges qui voyaient de loin, une caravane qui rentrait. Il la hêla et nous la rejoignîmes. Il expliqua notre accident, l'endroit où c'était arrivé, réclama du secours, me confia à ces gens qui me recueillirent, et repartit aussitôt. Quelqu'un de la caravane s'écria :

— Il est fou.

Je m'étais laissé aller comme un inconscient, tant j'étais abruti de lassitude. Ce mot me réveilla, et je cherchai des yeux Fridolin Burger. Il remontait le glacier à toute allure comme un chamois une pente de roc. C'était de la folie en effet, de la folie paternelle.

Quelques heures plus tard j'arrivai à Zermatt. Je renonce à vous dire le délice de se sentir au port — un port confortable — après avoir vu la face de la mort au fond d'un abîme.

*
* *

Maxime D... avait terminé le récit de l'aventure la plus dramatique de sa vie, et personne, cependant, ne le complimentait de son récit, ne lui adressait une parole flatteuse ou même banale. On attendait encore quelque chose. Une voix, enfin, rompit ce silence presque lugubre : c'était Madeleine de V... qui demandait :

— Et le blessé ?

— Frédéric ? Eh bien, son père le retrouva mort. Il passa la nuit sur le glacier à côté de lui. Je me suis fait porter à ses obsèques : il y avait toute la vallée de Saas. Ce garçon était très aimé.

Ces phrases furent prononcées d'un ton calme, presque

indifférent, du ton dont un officier de l'état civil enregistre un décès.

***

Madeleine de V... n'a pas épousé Maxime D... Elle n'est pas de la même race et n'eût pas accepté le sacrifice d'un Frédéric Burger. Sans doute ces quelques mots : « c'était une affaire à débattre entre eux... », qui impliquaient un exceptionnel détachement des sentiments d'autrui l'avaient frappée au cœur. Comme Mlle Favre, Dieu l'a cueillie au milieu du monde. Je viens d'apprendre qu'elle est entrée au noviciat des Filles de la Charité...

Le signal

Saas Fée est un petit village perdu au fond de la vallée de Saas, en Suisse, proche d'Italie. Il faut cinq heures de mulet pour y parvenir de la station de Stalden. Aussi n'est-il guère fréquenté que par des touristes aguerris, amateurs d'air vif et d'expéditions. On n'y voit que des figures rouges et des mains brûlées. Tout le jour, c'est un défilé d'alpinistes armés de piolets, la corde enroulée autour du corps.

Le court horizon de Saas Fée est barrée par la neige de prodigieux sommets. De l'Alpubel aux Mischabel, ce ne sont que pics et glaciers, et l'on prend le torticolis à regarder si haut. Le mieux est encore d'y grimper.

Quand je débarquai à l'hôtel, un voyageur en sortait avec son guide. Je n'aurais pas pris garde à un événement aussi banal, sans les circonstances qui l'accompagnaient. Mon homme était, non pas chétif, mais menu, petit, maigre, perdu dans un costume de drap épais qui ne réussissait pas à l'étoffer. Le visage au teint bruni était entièrement rasé et tout éclairé par ces beaux yeux d'idéaliste qui paraissent brouiller les plaines et ne se caresser qu'à la vue des cimes.

Sur le seuil, une jeune femme blonde lui disait adieu, mais sans aucun attendrissement.

— C'est bien haut, ce Taeschhorn ?

— Quatre mille cinq cents.

— Surtout n'oublie pas les flammes de Bengale.

— Le paquet est dans mon sac.

— Ce soir tu illumineras.

— Ce soir, et aussi demain soir si je ne suis pas rentré à l'hôtel.

— C'est cela, c'est cela. Une belle illumination. Je te répondrai. Adieu, mon chéri.

Elle riait, montrait des dents blanches, ne manifestait aucune crainte. Déjà il s'éloignait à grands pas qu'elle agitait encore la main. Il se retourna une fois, deux fois. Mais quand il se retourna une troisième, elle n'était plus là. Il ne faut pas se retrouner trop souvent quand on part.

Le Taeschhorn n'est pas, de ce versant, une ascension commode. Au mois de juillet passe encore : le glacier porte aisément. Mais un peu plus tard dans la saison, les chutes de pierre sont fréquentes. De Saas Fée, on ne monte guère au Taeschhorn ou au Dom que jusqu'au début du mois d'août et nous étions à la fin. Ces précautions m'étaient connues. Mon voyageur ne manquait donc pas d'audace : à en juger par l'attitude paisible et même joyeuse de sa femme, il était sans doute coutumier de ces équipées. Parti à trois heures, il atteindrait à sept la cabane des Mischabel où il passerait la nuit, et le lendemain, avant le jour, il attaquerait sa montagne pour venir le soir même à Saas Fée, à moins que...

A moins que l'entreprise ne fût rendue périlleuse par l'orage. Le ciel était pur, mais il soufflait un vent chaud qui n'annonçait rien de bon. La cabane des Mischabel est, heureusement, un abri sûr.

Le soir, à la table d'hôte, je me trouvai placé presque en face de la jeune femme que j'avais aperçue : Mme Frainay, me dit-on, Gaby, comme l'appelaient familièrement ses voisins. C'était un coin de table très gai, très cordial. Mme Frainay — Gaby — en robe blanche, les joues toutes roses, jolie, vive, exubérante, créait autour d'elle une atmosphère de bonne humeur. Elle avait une légèreté

d'oiseau pour sauter d'un sujet à l'autre sans s'occuper des transitions. Et la voyant si plaisante, je songeais à part moi :

« Elle a oublié l'absent. »

On servait le dessert quand huit heures sonnèrent. Aussitôt elle se leva.

— Où allez-vous si vite ?

— A mon rendez-vous.

— Avec qui ?

— Insolent ! avec mon mari.

— Mais il est au diable. Je veux dire aux Mischabel.

— Justement : nous allons nous souhaiter le bonsoir.

— Nous voulons voir ça. Nous vous rejoignons.

— A votre aise.

Et chacun de se dépêcher d'avaler un biscuit ou un quartier de poire.

Nous rejoignîmes Mme Frainay qui s'était installée à gauche de la petite église, un peu en amont des hôtels afin que ses feux ne se confondissent pas avec ceux du village. Nous eûmes de la peine à la découvrir dans l'ombre.

— Et votre illumination ?

— Attendez. C'est à lui de commencer.

Et, se dressant, elle nous montra, de son bras tendu, la montagne qui, sur le noir de la nuit, se détachait en plus clair à cause de la neige.

— Ça y est.

Ça y était, en effet. Presque au sommet du col que désignait une ligne vague, une flamme rouge brillait. Elle montait haut, comme si elle voulait incendier la montagne, mais elle retomba très vite. A son tour, Mme Frainay, parmi les félicitations et les cris de joie, commença son petit feu d'artifice. Rien n'était plus gai que ce rendez-vous nocturne. Les enfants, attirés par la lumière, dansèrent une ronde. On les voyait tourner, tantôt comme des ombres chinoises et tantôt comme des diables rouges.

Cinq fois les signaux se répondirent. Puis la montagne redevint muette.

— C'est fini, déclara Mme Frainay. Allons-nous-en.

Nous fûmes contents de rentrer. Notre curiosité était

épuisée. Gaby, riant aux éclats, conduisait la troupe. J'étais demeuré un peu en arrière. Machinalement je regardais dans l'ombre, à la hauteur de la cabane des Mischabel, et voici que de nouveau une flamme claire jaillit. Elle monta quelques instants, puis diminua, ne fut plus qu'une petite étoile au cœur de la montagne, et plus rien. Cette fois, d'en bas aucun signal ne répondit. Là-haut, dans sa solitude, notre alpiniste n'avait rien de mieux à faire que d'allumer des feux de Bengale avant de s'aller coucher. Mais, à l'hôtel, il y a toutes sortes de jeux de société qui réclament les touristes à la veillée. Il faut savoir ne pas insister. Le mari de la charmante Gaby manquait décidément de mesure.

Le lendemain, après une assez belle matinée, le temps se gâta. Il y eut une véritable tempête. Dans les brouillards qui se succédaient, les masses grises des Mischabel apparaissaient par intervalles terribles, menaçantes, formidables. En arrivant à table, je demandai aussitôt des nouvelles, non sans une certaine appréhension. La descente avait dû être périlleuse.

— Mon mari ? racontait gaiement Mme Frainay. Eh bien ! il n'est pas encore là. Il se sera arrêté au refuge et il y passera la nuit. Il a l'habitude.

— Vous adressera-t-il encore des signaux ?

— Sans doute.

On recommença la cérémonie de la veille, mais avec moins d'assistants. Il tombait un grésil glacé et la plupart des touristes préféraient le bon feu du salon. Les brouillards avaient disparu. On distinguait la paroi sombre de la montagne. Gaby, en manteau de laine blanche, attendait. Elle plaisantait sur le retard de son mari qui n'était jamais pressé. Pourvu que ses allumettes ne fussent pas mouillées ! A mesure que le retard se prolongeait, notre petite troupe se réduisait. Un mari qui souhaite le bonsoir à sa femme, ce n'est pas un spectacle suffisant pour retenir quand le froid est vif et la pluie glacée. La pauvre Gaby essayait bien de faire bonne figure, mais à la voir je la devinais inquiète. J'étais presque seul avec elle, moi qui ne la connaissais que de la veille, et nous attendions depuis près de deux heures. De temps à autre, on allumait une flamme de Bengale, mais la montagne ne répondait pas. Je lui expliquai que son

mari avait pu redescendre de l'autre côté, sur la vallée de Zermatt. Elle parut m'écouter et puis elle me dit :

— J'ai peur.

Elle me dit : *J'ai peur* en riant, et je ne la crus pas. On ne croit pas volontiers ceux qui sont trop gais.

Nous voulûmes la rassurer. Elle nous résista avec une obstination douce, mais têtue. Bientôt elle fut toute seule à son poste. De guerre lasse, je regagnai ma chambre. Elle venait de me dire :

— Vous savez, je reste, mais je ne sais pas pourquoi. Il est sûrement à Zermatt.

On m'avait logé, l'hôtel étant rempli, dans une annexe qui était au bout du village tout près du poste qu'elle avait choisi pour ses petites illuminations. De ma fenêtre, je la vis qui, toutes les demi-heures, recommençait inlassablement, comme pour s'amuser, son inutile expérience.

***

Une caravane dont je faisais partie retrouva, deux jours plus tard, dans un couloir où la tempête avait déplacé des pierres, les corps du malheureux et de son guide. Mme Frainay était venue au-devant de nous. Dès que je l'aperçus, je m'avançai pour lui apprendre le malheur. Elle ne pouvait que s'y attendre. Quel ne fut pas mon effroi, en m'approchant, quand je l'entendis rire aux éclats, comme le premier soir lorsqu'elle rentrait tranquillement sans même se retourner vers le dernier signal !

En voyant les sacs que la caravane rapportait, elle était devenue folle.

Le chemin de Roselande

I

Sur le pas de la porte, le docteur Brunoy, qui reconduisait ses deux confrères, leur demanda une dernière fois, d'une voix suppliante :

— Alors... il n'y a plus de remèdes ?

Les deux médecins se regardèrent, comme pour se prendre l'un l'autre à témoin de l'inutilité d'une telle question, et le plus âgé répondit avec patience :

— Nous avons pratiqué deux injections de sérum sans résultat. Nous ne pouvons plus rien, mon ami.

— Plus rien... Pensez-vous que l'enfant vive longtemps encore ?

— Longtemps ? répéta le plus jeune avec surprise, presque avec ironie.

— Je veux dire quelques heures.

— Quelques heures, oui, peut-être.

— On ne sait jamais, ajouta le premier que l'expérience avait rendu plus circonspect. Dans tous les cas, mon ami, il ne souffrira pas.

— Merci, messieurs, d'être venus de si loin, murmura le docteur Brunoy, tandis que ses deux collègues s'installaient sous de chaudes couvertures dans le traîneau qui les attendait.

Déjà l'un deux tirait sa montre pour calculer l'heure d'arrivée à la ville. N'était-ce pas la veille de Noël, qui est la fête familiale et qui réclame au foyer la présence de tous ? Les mules, sentant les guides, se redressèrent, se mirent en marche, prirent le grand trot et de son seuil le docteur Brunoy, immobile, glacé, perçut quelques instants le bruit régulier des grelots : sur le chemin de neige le traîneau fuyait, emportant son espoir.

Il rentra dans son cabinet de travail avant de rejoindre sa femme qui veillait le petit mourant. Là, il feuilleta hâtivement des livres, les repoussa, tenta de se recueillir pour arracher à sa science une idée, un secret. Le jour tombait. Par les fenêtres d'angle, il voyait d'un côté le vieux bourg de Beaufort avec ses maisons à tourelles, ses ruelles étroites, le pont jeté sur le Doron, — et, de l'autre, le paysage sévère, une pente de sapins recouverts de givre. Qu'était-il venu faire dans ce canton perdu de la Savoie, étroite vallée qu'écrasaient les montagnes trop proches ? En quelques instants, comme il arrive dans les circonstances tragiques où la vie afflue au cerveau, il résuma ses dernières années. La nécessité avait gouverné sa vie : ne gouverne-t-elle pas la plupart

des vies humaines ? Marié tout jeune et sans fortune, après de bonnes études de médecine, il n'avait pu attendre, dans une grande ville, une clientèle toujours lente au début. Le canton de Beaufort, depuis dix ans, était abandonné des médecins : qui se soucierait d'ensevelir sa jeunesse dans ce coin de terre au climat rude, aux hivers persistants mal compensés par la beauté trop brève des étés, aux habitants laborieux, honnêtes, mais rugueux et peu cultivés ? Vainement la municipalité offrait une subvention dans le but d'enrayer la mortalité infantile. Cette subvention, l'absence de concurrence, les commodités de l'existence matérielle, toutes considérations utilitaires avaient déterminé la venue du docteur Brunoy. On l'avait accueilli comme un sauveur. Un an plus tard, il aimait ce pays comme sa terre natale. Adrienne, sa femme, qui craignait le monde, n'étant plus obligée de se guinder, s'épanouissait et chantait tout le long du jour. Un fils leur était né, un beau petit, bien charpenté et dodu. Enfin il constatait les résultats rapides de son œuvre : pas un village, pas un hameau où il n'eût conjuré quelque malheur. Dans cette vallée, les enfants abondent, mais on les perd aussi facilement qu'on les fait : manque d'hygiène, de soins, ignorance des préservatifs, de tous les remèdes qui sont le triomphe des mères. Il s'acharna à répandre cette instruction maternelle, à retirer à la mort ces jeunes proies trop faciles, trop peu résistantes.

Comme le sort le récompensait mal d'un dévouement qui durait depuis quatre ans déjà ! Voici que son fils, son petit Jean, était frappé à son tour, atteint de la diphtérie. Il en avait guéri tant d'autres avec le sérum Roux et la trachéotomie : il guérirait bien le sien. Mais le croup s'était déclaré, pendant une absence professionnelle, avec une rapidité foudroyante : la voix enrouée, rauque, s'était peu à peu éteinte : la toux n'avait pas tardé à se voiler ; la respiration était devenue sifflante ; les accès de suffocation se multipliaient. Quel retour ! Il se souvenait : il arrivait de loin, couvert de neige ; il s'était arrêté dans une boutique du bourg pour acheter les joujoux de Noël qu'il destinait à Jean ; il rentrait avec un petit cheval de bois et une trompette ; il riait d'avance, tout seul, en pensant à son foyer, à la flamme claire, à la soupe chaude, au repos du soir. « Enfin !

avait presque crié sa femme toute pâle en le voyant. — Qu'y a-t-il ? — Viens vite : c'est Jean. » Tout de suite il avait compris la gravité du mal et tenté une médication énergique. Le matin, devant l'insuccès, il expédiait un voisin à Albertville, la ville la plus rapprochée, pour appeler deux confrères en consultation. D'Albertville à Beaufort, il faut compter quatre heures. Les médecins n'avaient pu arriver que l'après-midi et pour constater leur impuissance. Il n'y avait plus qu'à attendre... attendre quoi ?... Etait-ce possible ?

Il regagna la chambre du malade. Adrienne tenait la main de son fils, se penchait sur lui, le regardait, lui parlait de temps à autre. Sur le lit, la trompette, le cheval de bois gisaient, dédaignés. On avait devancé le petit Noël, mais l'enfant n'y avait pas pris garde. Au pas de son mari, la femme se retourna. Elle avait deviné : tout de même elle demanda :

— Qu'ont-ils dit ? C'est fini, n'est-ce pas ?

Il répéta les mots du vieux docteur :

— On ne sait jamais.

— Que faut-il faire ?

— Rien. Attendre.

Il s'assit en face d'elle, de l'autre côté du lit. Le petit Jean, très las, presque sans fièvre, s'affaiblissait doucement, comme si toutes les fonctions se ralentissaient. Parfois il soulevait lentement les paupières, regardait, sans voir, de ses yeux innocents, ignorants, qui ne témoignaient d'aucun effroi. Et il paraissait une si petite chose, d'une si chétive importance, que c'était à se demander pourquoi la mort prenait garde à lui. Les accès de suffocation se rapprochaient, lui brisaient la poitrine. Après chacun, le père et la mère guettaient le retour du souffle léger, à peine perceptible, qui annonçait la frêle continuation de la vie. Jusqu'au dernier moment ils resteraient là, inertes, muets, à l'agonie.

La nuit était venue. Par ces temps couverts, elle tombe si vite ! Adrienne, avec un grand effort, se leva.

— Où vas-tu ? interrogea son mari.

— Allumer une lampe.

— A quoi bon ?

— Pour le regarder vivre, pendant qu'il vit...

Et sous la lampe dont ils baissèrent l'abat-jour, ils reprirent leur place.

II

A six heures, Mariette, la servante, ouvrit la porte avec précaution et dit à son maître :

— C'est un homme de Roselande qui voudrait parler à monsieur.

Roselande est un village à dix kilomètres de Beaufort, de l'autre côté d'une forêt de sapins que traversent le Doron et la route.

— Je ne veux voir personne, Mariette. Renvoyez-le.

Elle revint après quelques instants :

— Il refuse de partir. Il faut qu'il parle à monsieur.

Le docteur Brunoy se décida à renvoyer lui-même l'importun. C'était un paysan qui, tenace, se chauffait à la cuisine. La neige qui couvrait sa blouse aux épaules fondait et faisait des rigoles. Il tourna vers son hôte une figure maigre, avec une grande barbe grise et des yeux de bête effrayée.

— C'est vous, Rivaz. Que voulez-vous ?

— C'est mon petiot qui étouffe.

— Ah ! fit le docteur, j'irai demain, demain matin.

L'homme remua la tête :

— Sans vous, il ne passera pas la nuit.

— Mon petiot, à moi, est en train de mourir. Je ne puis pas y aller ce soir.

Les deux hommes se turent, chacun s'isolant dans son malheur.

— C'est juste, reprit enfin Rivaz. Vous guérirez le vôtre, pas le mien.

— Oh ! le mien... le mien...

De nouveau le silence les enveloppa, et de nouveau le paysan le rompit :

— Le mien n'est pas perdu encore. Je l'ai eu vieux ; je n'en aurai plus.

— Demain matin, de bon matin, j'irai, je vous le promets.

— Trop tard.

— Laissez-moi fermer les yeux de mon gosse... A minuit, peut-être...

— Si vous ne pouvez rien ici ? osa insinuer le paysan.

A ces mots le docteur s'irrita :

— Si je ne peux rien ! Qu'en savez-vous ? Il vit toujours. Lui vivant, je ne m'en irai pas, entendez-vous ?

L'homme pétrit son feutre à pleines mains, hésita, puis marcha vers la porte.

— Ça fera deux morts, murmura-t-il dans sa barbe, mais sans révolte, comme on accepte l'inévitable.

— Attendez, ordonna M. Brunoy. Tousse-t-il sans arrêt ou par quintes ? Des quintes rauques, n'est-ce pas ?

— Beaucoup d'abord, et puis moins. C'est bon signe ?

— Non... Je ne puis pas quitter mon enfant, comprenez-vous ?... Comment respire-t-il ?

— Ça siffle, et puis tout à coup ça le prend à la gorge : il étouffe.

— Comme Jean hier soir... C'est impossible, ne me demandez pas cela... Il étouffe souvent ?

— Ça se rapproche.

— Ah ! mon pauvre ami, je vous plains !

— Il est perdu. Je le pensais bien.

— Pas forcément. C'est une question d'heures... et de chance. On peut encore essayer les injections de sérum, et, en cas d'asphyxie, la trachéotomie ou le tubage.

Le paysan résuma d'une phrase ce débat :

— Vous ne pouvez rien pour le vôtre. Vous pouvez quelque chose pour le mien.

Le docteur Brunoy le fixa avec des yeux épouvantés, puis il répondit fermement :

— Attendez-moi. Je vais avec vous.

Il rentra dans la chambre. L'enfant soufflait à peine ; il était déjà si pâle qu'il semblait n'avoir plus une goutte de sang.

— Ecoute, Adrienne. Il faut lui faire respirer cette fiole de temps à autre. C'est tout.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je pars.

— Toi, cette nuit !

— Le petit Rivaz est en train de mourir à Roselande. Peut-être arriverai-je à temps.

— Et le nôtre ?

— La vie du nôtre n'est plus dans la main des hommes. Tu peux le soigner comme moi.

— Ne nous quitte pas.

— Je le dois.

Elle se redressa au bord du lit, comme une louve défend sa portée :

— Tu n'aimes pas ton fils. Tu n'aimes pas ta femme. Va-t'en !

— Mon amie..., protesta-t-il avec douleur.

Ainsi incompris, il se pencha sur l'enfant, sentit la joue encore chaude malgré le teint de cire, et rapidement, sans se retourner de crainte de perdre sa volonté, il s'enfuit de la chambre.

III

Dans le traîneau ils n'échangèrent pas une parole. Rivaz secouait les brides de sa mule déjà fatiguée et dont les sabots enfonçaient dans la neige fraîche. Le docteur, sa trousse dans la main gauche, ramenait sur ses jambes, d'un geste machinal de la main droite, la couverture qui glissait. La route traverse une gorge qu'obstruent à demi des sapins centenaires. Au fond gronde le Doron. Les lanternes, en se déplaçant, éclairaient à peine les abords du chemin : des arbres, des rochers, et parfois le torrent.

Le traîneau s'arrêta devant une maison isolée. On avait sans doute entendu les grelots, car la porte s'ouvrit et une femme qui tenait une lampe avec précaution apparut sur le seuil.

— Le docteur est là ? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle poussa un ah ! de délivrance et précéda les deux hommes dans la chambre où l'enfant râlait.

Trois quarts d'heure plus tard, le docteur repliait ses instruments et se disposait à partir.

— Il est sauvé, n'est-ce pas ? dit la femme.

— Je le crois. Je reviendrai demain.

— Et vous voulez rentrer cette nuit ? interrogea Rivaz.

— Tout de suite.

— C'est que la mule est fatiguée.

Rassuré sur l'enfant, l'homme songeait naturellement à sa bête. Emu tout de même, il chercha une pièce d'or qu'il gardait en réserve et voulut la donner au médecin. A son grand étonnement, celui-ci refusa :

— Non, mon ami. Personne ne pourrait me payer mon voyage de cette nuit.

Le retour fut silencieux comme l'aller. Seulement, sur la route, le traîneau rencontra de nombreux groupes qui cheminaient avec des lanternes. La forêt s'éclairait çà et là de petites lumières. C'étaient les paysans des hameaux environnants qui se rendaient à la messe de minuit. Il y en avait qui chantaient en chœur de vieux Noëls :

> **Il est né, le divin Enfant,**
> **Jouez, hautbois, résonnez musettes...**

Et ils criaient joyeusement au passage du traîneau :

— Bon Noël !

Le docteur Brunoy ne répondait rien, et Rivaz, qui avait le cœur en fête, n'osait rien répondre.

Au carrefour de Roselande et d'Arêche, près de Beaufort, leurs lanternes firent surgir de l'ombre un grand Christ douloureux dont le corps nu, sous la neige qui tombait, semblait crispé de froid. *Il est né, le divin Enfant*, se souvint avec pitié le docteur.

Mais depuis le départ de Roselande, il cherchait sa douleur, sa révolte, et ne les trouvait plus intactes. Un sentiment inconnu de paix, de douceur, de sérénité s'était emparé de lui, l'occupait tout entier. Il ne pensait qu'à son petit Jean qu'il ne reverrait plus avec la flamme de la vie dans les yeux, et il s'étonnait d'y penser sans amertume. Que serait-ce de son existence passée si le petit Jean n'avait jamais existé, lui qui en demeurait la meilleure part ? Et il acceptait sa douleur sans l'envenimer, sans l'agrandir par la rébellion. Il la recevait dans sa simplicité naturelle. Ainsi accueillie, elle cessait d'atteindre au désespoir ; elle n'était plus insupportable.

Quand il rentra dans sa maison, il trouva sa femme abîmée sur le lit, où, d'un coup d'œil, il vit la mort. Avec bonté, mais avec autorité, il la releva :

— Adrienne... ma chérie... dit-il.

— Tu n'étais pas là, fit-elle entre deux sanglots.

Mais elle le regarda, surprise de sa tranquillité.

Puis, subjuguée, elle vint s'appuyer à lui, avec l'intuition qu'elle y trouverait la force qui lui manquait, le courage de vivre et peut-être d'aimer encore la vie...

Et voilà ce que le docteur Brunoy trouva sur le chemin de Roselande en revenant de faire son devoir.

Juges d'autrefois

Mon grand-père ne croyait pas à la justice : il avait perdu ou gagné — indifféremment — de nombreux procès.

Quand il sut que j'entrais au barreau, il me dit :

— Ah ! mon petit, tu veux être avocat ! Tu ne t'ennuieras pas dans la vie...

Et il se prit à rire : un de ces longs rires discrets par quoi les hommes d'âge, peu portés aux manifestations bruyantes, expriment la volupté intérieure.

***

C'était un joli vieillard, d'une extrême politesse et d'une exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait un foulard à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une « lévite ».

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je

sortais de l'ombre et il y rentrait ; cependant nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule. Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions, afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit ! me disait-il, quand le soleil descendait sur l'horizon.

Et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

***

Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues du lac souriant.

— Regarde, petit ! Est-ce beau ? Eh bien ! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père ?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières, où il introduisait de la poésie, et le petit homme que j'étais s'en doutait déjà.

— Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'*user* et d'*abuser*. Qui donc use et abuse plus que moi de cette beauté?

Et, dans un petit rire sournois, il ajouta, plutôt pour lui-même que pour son jeune compagnon qui pourtant s'en souvient :

— Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.

— Comme vous êtes riche, grand-père !

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et, sans doute, il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main, et son geste fut presque solennel :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard. Ainsi me furent véritablement légués le charme et la grâce de la terre...

Il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait devant moi par leurs noms. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient dans la mousse, au pied des châtaigniers. Nous rapportions dans un grand mouchoir à carreaux, emporté par précaution, les bolets aromatiques et les oronges semblables à des œufs au miroir, et je me persuadais que je fournissais à l'entretien de toute la maison. Mais je refusais de goûter de notre chasse ; bien plus tard, j'en appréciai la saveur. Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon, d'où nous participions à la sérénité de la campagne, mon grand-père me comblait de bonheur en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette, qui rapprochait de nous les constellations : Vénus, Jupiter, Saturne et son anneau me devinrent amis.

A la fin de ses jours, bien qu'il marchât péniblement, les pieds traînants et le dos voûté, il errait comme une âme en peine à travers la maison, une immense bâtisse à plusieurs étages, avec de grandes chambres emplies de noir et de silence, avec des coins d'ombre qui m'attiraient et m'effrayaient ensemble quand j'étais enfant. Il parlait rarement, préférant s'enfermer à clé dans ses longues et vagues songeries. A mesure que sa vue s'était affaiblie et qu'il avait dû renoncer à lire, il s'était isolé davantage. On avait bien essayé de lui faire la lecture ; mais au bout de quelques pages, il n'écoutait plus. Pour le décider à la parole, il fallait s'asseoir près de lui, le caresser, le flatter et le mettre sur la voie de ses souvenirs préférés. Alors il souriait, et son sourire de vieillard était doux comme un sourire de femme. Il se grattait le sourcil. Ses yeux brillaient, car un peu de malice perçait leur brume. Il arrondissait la bouche et il consentait à parler, non sans grâce et pittoresque, tout en balançant sa tabatière dans la main gauche.

Il ne traitait plus volontiers que deux sujets assez dissemblables : les étoiles et les juges. Sur les étoiles, il était lyrique ; sur les juges, il était caustique. Celles-là avaient été sa grande passion : il leur avait donné la lumière de ses yeux épuisés pour la profonde paix que leur contemplation versait, le soir, à son âme recueillie. Et il continuait d'éprouver pour la justice des hommes une aversion dont l'âge

avait atténué la rigueur et qui se manifestait par un rire d'ironie dès qu'il était question des juges.

***

Au temps où, contre son gré, il fréquentait les audiences, la Savoie, son pays et le mien, appartenait encore au royaume de Piémont. Séparée de l'Italie par les Alpes, et de la France par la frontière, la patrie des petits ramoneurs menait une vie à part, lente et tranquille. C'était le temps du *buen governo*, comme on disait alors — un gouvernement paisible, paternel et pondéré, où les affaires allaient leur petit train sans se presser. On ne faisait pas de politique, et dans la ville il n'y avait qu'un abonné de journal : ce notable, célèbre parce qu'il recevait la *Gazette*, la passait à tout le monde successivement. Quelquefois, on la lisait le mois suivant. Et quant aux faits locaux, on les inscrivait à la craie chaque semaine sur un grand tableau noir placé devant l'Hôtel de ville.

Je ne dirai point de mal de ce temps où l'on dégustait sans hâte une vie calme. Peut-être y trouvait-on plus de bonheur.

Mon grand-père, qui me donnait ces détails, ajoutait, revenant à son dada :

— La vie s'écoulait comme une procession. Le Sénat de Savoie, qui était tribunal d'appel, laissait dormir les causes et dormait avec elles. Quand un procès commençait, on n'en voyait jamais la fin. Il poussait comme les arbres qui deviennent séculaires. Un jour, un curé qui plaidait et attendait vainement un arrêt, laissa tomber dans un sermon son dépit de ces lenteurs. Il prêchait à ses paroissiens sur la Passion, et quand il vint à la condamnation du Juste, il s'écria dans un transport qui mêlait à sa pieuse indignation le souvenir de ses intérêts en souffrance : « Seigneur Jésus, que n'avez-vous été jugé par notre respectable Sénat de Savoie ! De renvoi en renvoi, vous ne seriez pas encore mort sur la croix ! » Il fut blâmé publiquement. *Encore* était cruel. Nos magistrats étaient alors des hommes aux mœurs patriarcales, qui croyaient en Dieu et même en leur justice. Ils se faisaient scrupule de trancher nettement les litiges, et redoutaient sans cesse, avant, pendant et après, de dépasser l'équité. Pour juger bien, ils ne jugeaient pas vite.

ils attendaient d'être sûrs, et ne l'étaient jamais. En quoi ils différaient de nos juges actuels qui, pressés de juger, se précipitent sur les jugements et les bousculent sans souci.

Après ces préliminaires, mon grand-père ne manquait pas de me conter quelque belle aventure de justice. En voici une que j'ai retenue. Je laisse parler le narrateur :

***

— ... En ce temps-là, pour être procureur, c'est-à-dire avoué, on n'acquérait pas sa charge comme aujourd'hui. Le Sénat choisissait le plus digne et l'investissait. Les démarches auprès des puissants n'étaient pas inutiles. On m'assure qu'aujourd'hui elles sont nécessaires. Et je crois les puissants d'autrefois moins exigeants. Tu vas en juger.

Dans notre ville, un siège étant vacant, Millet sollicita la place. Tu n'as pas connu Millet. C'était un joyeux garçon. Il portait une bonne figure de chanoine bien nourri et poussait en avant un petit ventre qui s'arrondissait. Comme sa nomination n'arrivait pas, il mûrit un vaste projet, et un beau jour il annonça qu'il partait pour Chambéry.

— Je vas réveiller le Sénat, dit-il avec ce bon sourire un peu narquois qui se promenait sur ses lèvres comme on se promène sur le trottoir de sa ville natale. Sans quoi, il nommerait peut-être un mort.

C'était un vrai voyage, et par des routes mauvaises. Ne voulant pas de la diligence, le père Millet fréta un mulet, un bel animal à robe grise, à la croupe luisante, aux longues oreilles toujours frétillantes, aux naseaux fumants.

Le jour du départ, toute la ville se rassembla pour apporter sa sympathie au voyageur. Les événements étaient rares.

— Qu'y a-t-il donc aujourd'hui ? demandaient aux bonnes femmes les paysans venus au marché.

Et les bonnes femmes de répondre :

— Il y a le père Millet qui va se faire nommer procureur...

Enfin le héros sortit de sa maison. Il recommanda sa femme à ses voisins, selon l'usage de ceux qui faisaient de longues absences, et enfourcha sa mule avec agilité, car il était souple encore, bien que ventripotent.

Il avait ainsi bonne tournure, campé droit sur sa bête. Et il riait doucement de son expédition.

Derrière lui, de chaque côté de la selle, pendaient de petits barils bien ajustés.

— Qu'emportez-vous là, père Millet ?

— Ça, dit-il, en désignant les barils et en clignant des yeux, ce sont des *vacherins* pour me rendre favorables nos sénateurs !...

(J'ouvre ici une parenthèse pour expliquer aux ignorants, qui sont nombreux, et aux gourmands, qui forment une élite, que les vacherins sont une sorte de fromage très estimé en Savoie. On le compose avec la crème du meilleur lait. Un cercle d'écorce de cerisier le contient artistiquement et le parfume. Il est fondant, savoureux, voluptueux, et le plus réputé, je vous le dis tout bas, s'appelle une tournette. Fermons la parenthèse.)

... Et le père Millet s'éloigna dans la poussière dorée d'une claire matinée de juin, tandis que les rires joviaux des commères l'accompagnaient et lui souhaitaient bonne chance.

Les jours passèrent. On avait calculé la date de son retour. Cependant il n'arrivait point. Chaque soir, quelques personnes se rendaient à l'entrée de la ville et interrogeaient la route de Turin, au bout de l'avenue des Tilleuls. Enfin, on le signala. Tassé sur sa mule, il allait au petit pas, et dodelinait de droite à gauche, puis de gauche à droite. A travers les branches des arbres, le soleil inondait de ses rayons le cavalier et la monture, dont il essayait de faire, bien inutilement, une image héroïque.

Dès qu'il aperçut le groupe qui l'attendait, le père Millet, soucieux de son entrée, mit sa bête au petit galop. Son visage resplendissait ; il prenait des airs conquérants.

— Eh bien ! eh bien ! père Millet, êtes-vous nommé ?...

Le père Millet adressa à la ronde un gentil salut. Puis il se pencha un peu en arrière, et lâchant les rênes de sa mule. docile, il posa ses deux mains sur les barils vides retenus à la selle. Avant de parler, il eut un long rire muet, et dans le silence il lança gaiement :

— Un baril de plus, et je faisais nommer mon mulet !...

Ces récits ont été empruntés à deux volumes d'Henry Bordeaux, précédemment parus en librairie sous les titres de *Le Carnet d'un Stagiaire* et *Jeanne Michelin*, sauf *L'homme qui a perdu son nom* qui est inédit en librairie.

TABLE DES MATIÈRES

“Une heure d’oubli...”

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION LITTÉRAIRE DE

MAX et ALEX FISCHER

Prix : 0 fr. 45. — 57 VOLUMES PARUS (1)

Voir la suite du catalogue à la page suivante.

(1) Les numéros qui précèdent les titres de chaque volume indiquent leur ordre de publication.

MARGUERITTE (Paul)
de l'Académie Goncourt

25. **Ame d'enfant.**

MARGUERITTE (Victor)

19. **Le petit roi d'ombre.**

MIRBEAU (Octave)
de l'Académie Goncourt

13. **Un homme sensible.**
53. **Les mémoires de mon ami.**

PRÉVOST (Marcel)
de l'Académie française

3. **Julienne mariée.**
12. **Le moulin de Nazareth.**
20. **La jolie sorcière.**
35. **Trois filles d'Ève.**
42. **La dame potelée.**
48. **Poupette.**
51. **La peur de l'enfer.**

PROVINS (Michel)

47. **Le roman d'un ménage.**

RÉGNIER (Henri de)
de l'Académie française

50. **L'amour et le plaisir.**

RICHEPIN (Jean)
de l'Académie française

14. **Une histoire de l'autre monde.**

ROBERT (Louis de)

38. **Thérèse Arnault.**

ROSNY aîné (J.-H.)
de l'Académie Goncourt

34. **La jeune vampire.**

ROSNY jeune (J.-H.)
de l'Académie Goncourt

44. **La petite Nielle.**

THEURIET (André)
de l'Académie française

6. **Micheline.**
22. **Le mari de Jacqueline.**
54. **Le bracelet de turquoise.**

VALDAGNE (Pierre)

30. **L'amour par principes.**

Chaque petit volume d'*Une heure d'oubli*... d'un format élégant et pratique, forme un tout composé tantôt d'un seul, tantôt de plusieurs récits d'un des plus grands romanciers contemporains.

Une heure d'oubli... paraît les 1er et 3e jeudis de chaque mois.

Paraîtra le Jeudi 6 Janvier 1921, le N° 58 :

CHARLES-HENRY HIRSCH

UNE LUNE DE MIEL

Imp. de Vaugirard
H.-L. Motti, direct.
Paris

